Illinois U. Library

NUMÉRO 162

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le Roi La Reine

Bartélémy Colomb

Le Matelot Colomb Bartélémy

1 LA REINE. — *Au-delà, et plus loin enco Plus loin encore et au-delà ! Au-delà, souffla l'Esprit au visage !* (ACTE I.)

2 CHRISTOPHE COLOMB. — *Bartélémy, j'ai pe Toutes les nuits, je rêve que je suis enfer avec un tigre...* (ACTE I.)

3 LE MATELOT. — *Eh, là, c'est sérieux ? Ame le papier !* (ACTE I.)

4 LE MATELOT. — *Vous êtes pas de la mar des fois ? Vous ne voulez pas de n captain ?* (ACTE I.)

5 L'IMAGINATION. — *Et maintenant, il repos dans la mort, le poing fermé sur une ch qu'il était seul à connaître...* (ACTE II.)

Le Matelot

L'Imagination

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

drame espagnol en
3 actes et un prologue
de MORVAN LEBESQUE
inspiré de LOPE DE VEGA

à Hubert GIGNOUX

Cette pièce a été créée à Fougères le 20 novembre 1953 et représentée pour la première fois à Paris le 8 février 1954, au Théâtre des MATHURINS par le CENTRE DRAMATIQUE DE L'OUEST (direction Hubert Gignoux), dans la mise en scène d'HUBERT GIGNOUX, le dispositif scénique et les costumes de RENÉ ALLIO, avec une musique de MAURICE JARRE.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Morvan LEBESQUE.

Supplément au N° 415 de «France-Illustration-Le Monde Illustré»

PERSONNAGES

Le Chef des Comédiens ..... *Hubert GIGNOUX*
Christophe Colomb ..... *Alain MOTTET*
Ferdinand IV, Roi d'Espagne ..... *Jacques GHEUSI*
La Reine Isabelle ..... *Denise BONAL*
L'Imagination ..... *Huguette FORGE*
L'Infante ..... *N...*
L'Archevêque ..... *André BUGNARD*
Don Alvaro ..... *Georges GOUBERT*
Le Chevalier Medina ..... *Guy PARIGOT*
Bartélémy Colomb ..... *Denis MANUEL*
Le Matelot ivre ..... *Roger GUILLO*
La mère de Christophe Colomb ..... *Jeannette GRANVAL*
Boabdil ..... *Didier BERAUD*
Quinito ..... *Denis MANUEL*
L'Indienne ..... *Odette FRANCIS*
Le lieutenant de la *Pinta* ..... *Hubert GIGNOUX*
Le lieutenant de la *Nina* ..... *Didier BERAUD*
Premier officier ..... *Hubert GIGNOUX*
Deuxième officier ..... *Jacques RICHARD*
Le Moine du théâtre ..... *Didier BERAUD*
Le Soldat du théâtre ..... *Jacques RICHARD*

Soldats, Matelots, Serviteurs de scène ..... *Jacques RICHARD*, *Jean SCHMITT*, *Pierre MASSIOT*, *Jean MELUC*

PROLOGUE

On frappe les trois coups. Le Chef des omédiens paraît à l'avant-scène et s'adresse ux spectateurs.

Le Chef des Comédiens. — An du Seigneur 954, neuvième jour de juin, fête de St Edgard, onfesseur et martyr. Habitants de la ville de aris, salut. *(Il se tourne vers le rideau qui se ve et découvre tous les personnages immo-iles, comme s'ils étaient peints sur une toile.)* ous êtes venus ce soir au théâtre. Ecoutez-oi donc, car de mes paroles dépend que ous restiez ici ou partiez bruyamment en éclamant le remboursement de vos places. e suis le chef des Comédiens qui m'ont hargé de vous expliquer la pièce que nous llons jouer ce soir. Ceci est le plateau d'un héâtre, il faut le prendre pour ce qu'il est, 'est-à-dire pour le Palais du plus grand roi u monde. Ceci *(Il désigne le vide.)* repré-ente des murs épais, des tapis d'Orient, des oiseries lamées d'or et de hautes fenêtres oresques sur les jardins de l'Alhambra. oyez ces palmiers superbes, écoutez ces jets 'eau. Nous sommes à Grenade, et ceux qui n doutent feraient mieux de s'en aller tout e suite. *(Il désigne un à un les personnages vec sa canne, comme un montreur d'images e foire.)* Cet homme s'appelle Ferdinand 'Aragon, roi d'Espagne, et voici sa femme, sabelle de Castille, et cette enfant est leur lle, l'infante doña Cruz. Vous noterez qu'ils e tiennent debout et que la robe empesée de petite Infante ne lui permet même pas de asseoir quand elle est fatiguée, comme tous es autres enfants : c'est qu'ils règnent. Vous oterez aussi la tristesse de leurs regards. 'est qu'ils viennent de remporter une grande ictoire après quoi l'Espagne haletait depuis des siècles. Or, ils règnent, vous dis-je, et donc ils savent qu'il n'y a point de victoires durables en ce monde. Ayant jeté l'énorme poids de celle-là dans la balance, ils regardent maintenant, et ils attendent que la balance penche énormément de l'autre côté. Et c'est pourquoi ils sont tristes. Et c'est pourquoi ils ont peur.

Le gentleman de couleur que vous voyez près d'eux, enchaîné, celui-là n'est plus triste et a laissé toute inquiétude. C'est Boabdil, hier roi de Grenade, aujourd'hui néant. Il fallait un vaincu, et l'Histoire l'a choisi. Il est entré dans la grande paix du désespoir et s'apprête simplement à mourir. Il n'en éprouve aucune honte et ne regrette que la beauté des femmes et le chant des oiseaux.

Autour du Roi et de la Reine se sont groupés un cardinal-archevêque, un premier ministre et différents seigneurs d'importance considérable que nous sonnerons à tour de rôle quand nous aurons besoin d'eux. Je vous engage plutôt à bien observer l'homme qui se tient à l'écart et auquel personne ne prête la moindre attention. Seul dans une pauvre chambre à Gênes, il lit le récit des voyages de Ptolémée...

Christophe Colomb. — « Il viendra un temps dans les longues années du monde où la Mer Océane relâchera les liens qui retiennent ensemble les choses, et une grande partie de la terre s'ouvrira, et un nouveau marin, comme celui qui fut le guide de Jason et dont le nom était Typhis découvrira un nouveau monde, et alors Thulé ne sera plus la dernière des terres. Au delà de la grande mer se trouve la terre sans nom, gardée par l'Ange

de l'Eden. La myrrhe et la cinnamone poussent dans ses prairies. C'est là qu'on trouve la pierre Abeistos laquelle, une fois allumée ne s'éteint jamais. C'est là qu'on voit l'oiseau Phénix et de longs serpents paresseux couverts de plumes éblouissantes... »

LE CHEF DES COMÉDIENS. — Il s'appelle Christophe Colomb, un homme dont vous n'avez jamais entendu parler. Songez en effet qu'au moment où nous sommes, Christophe Colomb n'a pas encore découvert l'Amérique. C'est donc un inconnu pareil à tous ceux que vous croisez dans la rue, et je vous déclare qu'il serait de fort mauvais goût de prétendre que vous l'avez déjà distingué à je ne sais quel signe éclatant. Vous n'en savez pas plus long à cet égard que ses contemporains et cinq siècles de ce que vous appelez le Progrès n'ont pas fait, que je sache, votre intuition meilleure. Gardez-vous donc de cette illusion. Lorsque Christophe Colomb aura découvert l'Amérique, on vous préviendra. *(Le rideau retombe. Les personnages disparaissent.)* Et maintenant que les présentations sont faites, il me reste, spectateurs, à préciser les intentions de l'auteur, comme je vous l'ai promis. La pièce que nous allons vous jouer a pour sujet la *Découverte du Nouveau Monde*. N'oubliez pas cependant qu'il ne s'agit là que d'un *sujet*, c'est-à-dire de l'accessoire. Il est nécessaire qu'une pièce ait un sujet, comme la vie en a un. Par exemple, le sujet d'une vie humaine, c'est d'être professeur, épicier, notaire ou maçon, riche ou pauvre, d'avoir une femme et des enfants. Et pourtant, la vie c'est tout autre chose : un grand dessein secret qui ne se révèle qu'à la mort, le visage sous le masque et la réalité sous l'apparence. Pareillement, le véritable sujet d'une pièce de théâtre ressemble à la graine enfouie sous la terre, à la perle qu'on va cueillir au fond des mers à travers des brassées d'eaux dormantes. Ainsi le véritable sujet de celle-ci n'est-il pas la découverte d'un monde, mais la découverte d'un homme. Je n'en dirai pas plus, sinon que cet homme appartient à la race des hommes de génie et que vous allez le voir se débattre parmi les autres hommes, comme un lion cerné par des chiens. *(Il s'avance vers le public et lui parle à voix basse.)* Je n'en dirai pas plus car alors il me faudrait dévoiler des intentions que l'auteur n'ose s'avouer à lui-même, à savoir qu'il a voulu peindre le combat silencieux, sanglant et quotidien de l'homme contre la foule. Et il n'est jamais bon de dire ces choses-là à la foule.

Il sort.

ACTE PREMIER

TABLEAU I

Le palais du Roi de Grenade, au soir de la reconquête. Lueurs d'incendie aux fenêtres et sur les murs. Elles s'éteindront à l'entrée du Roi. Deux soldats sont en scène. L'un d'eux fait le clown, à demi appuyé sur sa lance. Dans un coin du théâtre, à l'écart, l'Imagination se tient accroupie, sous la forme d'une mendiante, en haillons, pieds nus. On ne la remarque pas tout de suite.

PREMIER SOLDAT. — Noble roi d'Espagne, m'appelle Christophe Colomb ! j'suis né à Gervi, là-bas, du côté d'Gênes !...

DEUXIÈME SOLDAT. — Ouais !

PREMIER SOLDAT. — ...V'là t-y pas qu'un beau soir, un vieux matelot à moitié mort amène chez moi et m'dit : « Colomb, mon colon, ta fortune est faite. Ta fortune est faite, aussi vrai que deux et deux font quatre. Tel que tu me vois, je reviens de loin, de plus loin que personne a jamais été. Où c'est qu'il y a des tempêtes et des terres que personne a jamais vues, et deux poids deux mesures ! Ecoute-moi bien. Je vais te dire le grand secret... »

DEUXIÈME SOLDAT. — Ouais !

PREMIER SOLDAT. — « ...Celui qui va te donner une gloire immortelle. Tu vois la Terre ? *(Le deuxième soldat rit.)* Eh bien, mon vieux, veux-tu que je te dise, elle est ronde ! »

DEUXIÈME SOLDAT, *riant.* — Non ?

PREMIER SOLDAT. — Aussi vrai que Dieu m'entend, j'étais là, je te dis ! et y avait le Roi, et la Reine, et tous ces beaux messieurs qui en crevaient dans leur froc !

DEUXIÈME SOLDAT, *bouffonnant.* — Adjudant Lopez !

PREMIER SOLDAT. — Présent !

DEUXIÈME SOLDAT. — Puisque vous prétendez que la Terre est ronde, expliquez-moi voir un peu comment toutes les mers qui sont en dessous, elles giclent point dans la nature ?

PREMIER SOLDAT. — C'est leur secret !

Il rit.

DEUXIÈME SOLDAT. — Adjudant Lopez !

PREMIER SOLDAT. — Ouais !

DEUXIÈME SOLDAT. — Et les gens qui se baladent de l'autre côté, comment qu'ils s'y prennent pour marcher la tête en bas ? Hé ?

PREMIER SOLDAT. — C'est ce qu'ils lui ont répliqué ! Mot pour mot !

DEUXIÈME SOLDAT. — Qui ?

PREMIER SOLDAT. — Les savants !

DEUXIÈME SOLDAT. — Et lui, alors, qu'est-ce qu'il a répondu ?

PREMIER SOLDAT. — Rien ! Il était cloué ! Il est parti sans demander son reste ! Et sais-tu le plus beau ? Il a même pas quitté la ville. Après l'audience royale, sous la tente, il est resté aux abords, planté comme un piquet, et pas plus tard que tout à l'heure, j'l'ai vu traîner dans les jardins, avec le type qui l'accompagne, un jeunot, un blanc-bec, son frère à ce qu'il dit. Ah, ouiche, faut bien qu'il soit son frère pour être aussi cinglé comme lui. En bas, devant les murs, en pleine bataille, et pas plus ému que si on ne tirait pas de tous les côtés. Tu peux me croire, il en tient une fameuse, le copain. Pendant que le soldat s'occupe, qu'est-ce qu'il fait ? Rien. Il se baguenaude. Il s'arrête, il regarde à ses pieds, il pousse des soupirs grands comme ça. Et il remâche sa chansonnette : « Vous voyez la Terre ? La terre est ronde. Comme une balle ! »

DEUXIÈME SOLDAT. — C'est son idée, pas vrai ? Tu vois une pomme ? Eh bien, la Terre est ronde comme une pomme !

PREMIER SOLDAT. — Tu vois la Lune ? Eh bien, la Terre est ronde comme la Lune !

DEUXIÈME SOLDAT. — Tu vois mon c... ? Eh bien, la Terre est ronde comme mon c... !

Ils s'esclaffent.

PREMIER SOLDAT, *brusquement.* — La mendiante ! *(Il se signe.)* Elle est revenue !

DEUXIÈME SOLDAT. —Christ !

Il se signe.

PREMIER SOLDAT. — Je l'ai repoussée deux fois, je l'ai jetée dehors. Je l'ai vue partir ! De mes yeux ! Quitter cette salle, disparaître, il n'y a pas une heure !

DEUXIÈME SOLDAT. — Elle passe à travers les murs !

PREMIER SOLDAT. — Jésus-Marie, c'est une sorcière !

DEUXIÈME SOLDAT. — Ne l'approche pas ! Ne la touche pas ! Ses yeux vous brûlent la

peau ! Ses mains sont froides comme la mort !

PREMIER SOLDAT. — Emmène-là ! Allons, va ! *(Le deuxième soldat ne bouge pas.)* Va ! Je t'ordonne de jeter cette femme dehors ! Je t'ordonne de m'obéir ! *(A la mendiante :)* Tu m'entends, pouilleuse ? ... *(Il secoue sa lance dans une crise de fureur impuissante et grotesque.)* Arrière, fille du diable ! Vade retro !

Un éclair soudain illumine le théâtre. Onde sonore. Les deux soldats sont maintenant immobiles, figés comme des statues au fond du théâtre. A l'avant-scène, l'Imagination se lève lentement, yeux grands ouverts sur ce que nul, sauf elle, ne peut voir.

L'IMAGINATION. — Astres qui tournez sous le regard de Dieu, Sphères célestes, et vous, forme unique infiniment recommencée, dites-moi quelle est la nécessité du nombre un ? Pour le nombre un, une nécessité unique, mourir.

Anges qui pesez le fort et le faible, le juste et l'injuste, vous qui balancez l'univers au poids d'un grain de sable, dites-moi quelle est la nécessité du nombre deux ? Je vois deux terres et deux mers, de ce côté du monde et de l'autre.

Puissances qui délivrez les vents et les voiles, dites-moi quelle est la nécessité du nombre trois ? Je vois trois caravelles qui partent de Palos, trois capitaines qui regardent la mer, trois étendards du Christ sur l'océan impollué.

Je vois un homme qui pleure parce qu'il est seul à savoir, et une Reine qui prie parce qu'elle est seule à douter. O Christophe, homme suspect, homme d'orgueil et de ressentiment, le temps est venu où, prenant le monde entier pour l'instrument de ta gloire, Dieu permet enfin que tu sois l'instrument de la sienne. Je viens à toi, homme de colère, pour t'apprendre que tu as tout gagné parce que tu avais accepté de tout perdre.

Elle passe devant les deux soldats pétrifiés et sort. Un silence. Puis, fanfare.

PREMIER SOLDAT. — Le signal ! *(Il court à la fenêtre.)* Ça y est ! Le fortin s'est rendu !

DEUXIÈME SOLDAT, *à la fenêtre.* — Saint-Jacques ! Le croissant est à bas ! La croix monte aux créneaux !

PREMIER SOLDAT. — Là-bas, les prisonniers ! Ils se rendent ! Le roi est parmi eux ! On lui arrache son cimeterre !

DEUXIÈME SOLDAT. — Ah, jour de Dieu !

PREMIER SOLDAT. — Camarade ! Dis-moi que je ne rêve pas, dis-moi qu'elle est finie, cette guerre, dis-moi que la bannière du Christ flotte enfin sur les tours du Généralife !

DEUXIÈME SOLDAT. — Elle y flotte, mon adjudant. Sur les tours. Comme une voile !

TOUS DEUX. — Victoire !

PREMIER SOLDAT. — Soldat Martinez ! Vérifiez si tout est en ordre. Pas une tache de sang, pas un sabre à la traîne. *(Fanfare. Il rectifie la position.)* Sa Majesté le Roi !

Entrent en cortège : le Roi, la Reine, l'Infante et sa nourrice, Boabdil (enchaîné), l'Archevêque, don Alvaro, le chevalier Medina, soldats, gardes.

L'ARCHEVÊQUE. — Hispania liberata. Ecclesiae filia. Uxor Christi et fideis gladium.

TOUS. — Deo gratias.

L'ARCHEVÊQUE. — In nomine Dei, et filii et spiritus sancti.

TOUS, *à genoux, sauf, bien entendu, Boabdil.* — Amen.

Ils se relèvent. Le Roi se signe. Il porte encore son armure. Il s'adresse à Boabdil.

LE ROI. — Roi de Grenade, je suis donc le dernier à te donner ce nom. Dieu a voulu que cette journée soit décisive et que cinq siècles de guerre viennent mourir à nos pieds ce soir. Ah, roi de Grenade ! Roi de Grenade ! Quels géants étions-nous donc pour que cette ultime empoignade nous fut réservée ? Voilà cinq siècles, le roi don Pedro, mon ancêtre, aperçut des fenêtres de son palais le premier Maure, ton ancêtre, sautant d'une barque et posant son pied nu sur le sol de l'Espagne. Le Roi don Pedro était un prince haï de la fortune. A cause de lui, cette terre fut envahie, piétinée, coupée en deux par le sabre de l'Islam. Pendant cinq siècles, les larmes de don Pedro et de ses fils, et des fils de ses fils, ont coulé goutte à goutte, et leur plainte s'est élevée jour et nuit jusqu'au ciel. Oh, cette plainte, cette plainte ! Ecrasez-la ! *(Fanfare.)* Voici ce que l'Histoire dira : le combat du taureau blanc et du taureau noir dura cinq siècles d'éternité sur le sol partagé de l'Espagne, puis Dieu se lassa et jeta Ferdinand et Boabdil l'un contre l'autre, pour en finir. Des géants ? Allons donc. Ce matin encore, quel fou eût osé parier sur l'un de nous ? Ce soir je te regarde, avec cette bataille qui nous sépare, et je me vois en toi tel que si tu l'avais gagnée. J'aurais donc eu ce visage. J'aurais été cet homme seul aux mains liées... O vertige ! Dis, que veux-tu ? Qu'exiges-tu de moi ? A cette heure, tu m'es plus cher que tout au monde.

DON ALVARO. — Ah, sire, point de grâce !

MEDINA. — Pas de pitié pour l'envahisseur !

LE ROI. — Qui parle devant deux rois ? *(A Boabdil :)* Mais dis vite : tes épouses, tes filles, tes servantes et tes livres, n'y a-t-il quelque bien que tu me recommandes ? Veux-tu la vie ? *(Un temps.)* Mais non, tu te tais : c'est bien. Sois donc aboli, toi, tes ancêtres et tes fils. Sombre debout sur ton navire. Va mourir, roi de Grenade. Va mourir, mon frère. *(On entraîne Boabdil. Le Roi ôte sa cuirasse et monte sur le trône.)* Et maintenant, voici le fardeau de la victoire. Délivrez-m'en !

Il jette sa cuirasse aux pieds des courtisans.

LA NOURRICE. — Mon Dieu, et l'on a réveillé la petite infante qui mourait de sommeil ! Regardez-là, ses yeux brûlent, elle tomberait sa robe ne la soutenait pas. C'est péché !

LE ROI. — Messieurs, il y a trente ans que j'attendais cette journée. Aujourd'hui nous vons vaincu, savez-vous ce que cela veut ire ? Cela veut dire que nous étions vainueurs il y a une heure et que, depuis une eure, quelqu'un d'autre l'est peut-être déjà notre place. Messieurs, la Reine et moi vons été élevés dans la guerre. C'est assez our comprendre bien des choses, et la futité d'un moment comme celui-ci. C'est assez our comprendre que rien ne se termine par n coup d'épée et que toute guerre meurt par assitude d'elle-même, laissant à son vainueur de hasard l'illusion de l'avoir gagnée. oute victoire porte la défaite en soi. Toute ictoire est suivie de ce crépuscule où nous ommes, pendant lequel un vaincu sournois ommence à donner ses ordres. Il s'appelle aresse, Aveuglement, Sommeil, Vanité, que ais-je ? tout, aussi bien l'ennemi foulé aux ieds et demandant grâce : moment terrible ù le vaincu n'a plus rien à perdre, et le vainueur plus rien à gagner ! Messieurs, voici ourquoi je vous ai réunis ce soir. J'ai pensé ue si nous dormions cette nuit, nous agirions omme ces fous qui dilapident leur héritage. l faut que demain, au petit jour, l'Espagne s'éveille dans une victoire déjà ancienne. Des rojets ! Des lois ! Je veux bâtir cent ans l'Espagne ce soir. *(Il se tourne vers la Reine.)* Et cela, je le sais, est aussi le vœu de notre épouse bien aimée.

LA REINE. — Sire, j'attends de parler la dernière.

LE ROI. — Don Alvaro Quintanilla ?

DON ALVARO, *il s'avance vers le Trône.* — Sire, je suis un politique. Je ne suis que le premier ministre de Votre Majesté et d'autant votre grandeur passe la mienne, d'autant votre esprit me précède. Souffrez donc que je n'envisage que l'avenir immédiat. Sire, mon avis est qu'il faut publier cette victoire avant tout de manière qu'elle ne soit jamais remise en question. La haine du Maure fut le levain de la guerre, son mépris sera le bouclier de la paix. *(Geste du Roi.)* Pendant cinq siècles, Chrétiens et Maures se sont combattus, c'est-à-dire connus et estimés. Ce temps n'est plus : pour établir un ordre durable, il sied maintenant de donner à l'Histoire ce qu'elle réclame : un bon vainqueur en face d'un méchant vaincu. Nous dirons donc que Boabdil était un lâche et un traître. Nous dirons, et mille témoins viendront l'attester, que dans le combat d'aujourd'hui il ne cessa de fuir votre épée pour se cacher sous les jupes de ses courtisanes. Nous inventerons au besoin une de ces paroles historiques que les enfants apprennent à l'école et que nous mettrons dans la bouche d'un de ses parents : « Pleure donc comme une femme ce royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ». En bref, nous assurerons votre victoire en déshonorant le vaincu. *(Le Roi détourne la tête.)* Sire, je l'ai dit, je suis un politique.

LE ROI. — Monseigneur l'Archevêque ?

L'ARCHEVÊQUE. — Sire, voici deux décrets que je soumets à votre signature. Le premier porte obligation pour tous les Maures de quitter ce territoire et de prendre le chemin de l'exil, au-delà de la mer qui est maintenant la nôtre. Le second accorde à l'Eglise tout pouvoir sur l'éducation des enfants. Il ordonne la fermeture immédiate de tous les collèges de l'Islam où pendant cinq siècles des maîtres infidèles ont enseigné des mathématiques contraires à la Religion révélée. Par la même occasion, ces décrets sont applicables aux Juifs.

LE ROI. — Chevalier Medina ?

MEDINA. — Sire, deux mots : confiscation immédiate de tous les biens musulmans. Décret applicable aux Juifs.

LE ROI. — Mensonge, confiscation, prisons et tortures. *(A l'Infante :)* Voilà donc le royaume que je vous ai gagné, ma fille. *(A la Reine :)* M'en direz-vous autant, madame ?

LA REINE. — Faites entrer le mendiant qui attend aux portes de ce palais.

LE ROI. — Un mendiant ?

LA REINE. — Est-il juste qu'après la victoire votre premier geste soit une aumône ?

LE ROI. — Non pas juste, mais nécessaire.

LA REINE. — Qu'il paraisse donc, le mendiant qui s'appelle Christophe Colomb et qui vous a supplié l'autre jour. Il tend la main pour trois caravelles, cent matelots et vingt mille ducats, plus que n'en ont coûté vos deux dernières batailles.

LE ROI. — Christophe Colomb ?

MEDINA. — Comment, ici ? Encore ?

DON ALVARO. — Sire, avec votre permission, il me semble que je connais bien cet homme.

MEDINA. — Qui ne le connaît ?

LE ROI. — Le Génois... qui raconte cette histoire de marin ivre-mourant-fou ?

DON ALVARO. — Lui-même, sire.

LE ROI. — Et qui me propose je ne sais quel royaume tout neuf au-delà de la mer Indienne ?

DON ALVARO. — ...Et qui se trouvait l'an dernier à la cour du roi Pietro de Sardaigne d'où il a été chassé au bout de trois jours comme un chien.

MEDINA. — Lui-même ! Avec son frère, un certain Bartélémy, qui parlait en son nom le mois dernier au roi Henri VII d'Angleterre.

DON ALVARO. — Christophe Colomb, c'est cela, pour autant que ce nom soit le sien, failli notoire, escroc probable, aventurier connu de toutes les polices.

MEDINA. — ...Agent secret de Gênes ou de

Venise, rien ne serait plus facile à prouver. Tout, sauf marin !

DON ALVARO. — Tout, sauf savant. Nous possédons sur lui un rapport circonstancié. Il émane de don Luis Carabacel, gardien des cartes marines, première autorité du Royaume en matière de géographie. Dans son rapport, don Luis démontre péremptoirement que les théories du sieur Colomb sur la prétendue rotondité de la Terre ne résistent pas à l'examen scientifique. Un chimérique ! Un faiseur de songes !

MEDINA. — Un vagabond ! Un va-nus-pieds ! Un pouilleux errant dans tous les royaumes en quête de sa pitance !

Rires.

LA REINE. — ... Il recevra donc les navires, les équipages et les vingt mille ducats si le Roi accède, non à sa requête, mais à la mienne. *(Silence brusque des courtisans. La Reine fait face au Roi.)* Sire, je vous ai dit tantôt que je parlerais la dernière. Vous souvient-il de don Vasco de Guevara, ce vieux gentilhomme que nous perdîmes l'an dernier devant Cadix ? Lorsqu'il allait à la bataille, il avait l'habitude de s'agenouiller et de réciter cette courte prière : O mon Dieu, il se peut qu'aujourd'hui je sois trop occupé pour penser à Toi, mais veuille, Toi, ne pas m'oublier. C'est ainsi que depuis quinze ans, depuis que j'épousai votre royaume en guerre j'oubliai Dieu dans chaque bataille pour y combattre à vos côtés. Aujourd'hui seulement je vous ai quitté et j'ai prié, seule, entre ces murs. C'est que cette bataille était la dernière, en effet, et qu'après elle il n'y aurait plus de place en Espagne que pour le Chrétien ou pour le Maure. J'ai donc prié tout le jour, et si ardemment que je n'ai pas entendu une seule fois le bruit des armes. Or, savez-vous ce que je demandais à Dieu ? La victoire ? Non : Dieu en déciderait seul. Je lui ai demandé de nous éclairer sur la paix, en admettant que ce fût notre paix. O mon Dieu, disais-je, voici donc la paix à notre porte, voici donc la paix devant nous, pareille à mes chemins de Castille où les arbres se penchent pour offrir leur ombre aux voyageurs, dans le grand soleil de midi. O mon Dieu, accorde-moi de jeter un regard sur cette route et que je sache où elle conduit, et que mes yeux brûlés par tant de flammes puissent enfin se rafraîchir au mur de son horizon. Ainsi priais-je, assaillie de réponses médiocres qui me venaient de moi-même. A la fin, pourtant, ce fut comme une lumière qui se glissait jusqu'à moi. Ma nuit s'éclaira lentement et, si je blasphème en ce moment, Dieu me pardonne ! la réponse me fut enfin donnée. Au-delà, au-delà, plus loin encore et au-delà ! Quelle récompense à la guerre gagnée ? Quel salaire pour tant de chemin déjà parcouru ? Au-delà, et plus loin encore ! Au-delà, me souffla l'Esprit au visage, et voici le message que je vous adresse ce soir : Roi d'Espagne, vous ne justifierez votre conquête que par la conquête. On vous a donné tantôt des conseils pour la paix, et moi je vous déclare : notre avenir n'est pas la paix mais la conquête, et je vous déclare : malheur à qui s'arrête en chemin, malheur à qui s'arrête ! Or, je savais qu'à l'heure où votre peuple s'abandonnait à la paresse, il y avait à nos portes un homme silencieux qui venait nous proposer de nous remettre en route, pour un voyage sans horizons. Ecoutez donc cet homme, dont la folie est évidente. Vous avez soumis un coin de terre, exigez la terre entière. Vous possédez un royaume, gagnez-en un autre. Vous avez triomphé des hasards, engagez-vous dans d'autres hasards. Vous avez fermé une porte, ouvrez les portes toutes grandes, et si l'Espagne hésite, tant mieux, et si elle a peur, tant mieux, et s'il faut de nouveau tout craindre et tout espérer, tant mieux, et s'il faut tout risquer encore, tant mieux, tant mieux ! C'est impossible, vous dit-on ; mais, sire, au jour du Jugement, il y aura des larmes et des grincements de dents pour ceux qui n'auront fait que le possible. On vous convie au repos, mais, sire, le repos n'est pas de la terre. Sire, je vous supplie de chasser de votre palais cette conseillère des mauvais rois, la sagesse. Sire, je vous supplie d'écouter cet homme appelé Colomb, non parce qu'il est sage, mais parce qu'il est hasardeux, non parce qu'il est convaincant, mais parce qu'il vous propose exactement le contraire de ce que tout homme au monde vous proposerait cette nuit.

Elle s'agenouille.

LE ROI. — Relevez-vous, Reine, ou plutôt Roi, vous qui pensez en roi. *(Aux autres :)* Messieurs, ceci est une affaire où je ne saurais maintenant prendre conseil que de moi-même. *(Il descend du trône.)* O crépuscule douteux, plein de signes et de ténèbres !

Il sort, suivi de tous les courtisans. Fanfare.

TABLEAU II

Les jardins autour du palais. La nuit est maintenant tout à fait tombée. Ombre pleine de mystère et de subtiles présences. Christophe Colomb. Bartélémy, son frère.

CHRISTOPHE COLOMB. — C'était à Gênes, voilà combien d'années ? Je ne sais plus. Un soir, dans la soupente où je logeais chez notre mère, je lus un livre qui parlait du jardin d'Eden et qui disait : Il est sur terre ! Il est sur terre ! Ce soir-là, je cessai d'être moi-même. Christophe naquit en Christophe et, plus grand que lui, l'écartela. On dit que lorsque le rêve d'un homme est assez vaste pour tenter Dieu, Dieu permet que ce rêve prenne corps et vie. Ce soir-là, il me sembla qu'un

prit de lumière tombait du ciel, se penchait r mon épaule et m'enjoignait de tout oser. j'osai tout. Celui qui se sait un grand destin a pas peur des monstres. J'affrontai le hynx mathématique et j'appris de lui que clef de mon Eden tenait en ces quatre ots : la Terre est ronde. Et j'appris qu'en ce de notre monde injuste et tourmenté, il istait, de l'autre côté de la mer, un monde e paix et de bonheur. Alors, je descendis ans la rue annoncer la bonne nouvelle aux ommes. Le premier que je rencontrai était n de mes amis d'école, un nommé Angelo. e croiras-tu ? Dès que je lui eus confié mon ecret, il éclata de rire. Puis, comme je voulais ncore me faire entendre de lui, il me poussa et me lança son poing dans la figure. pensait que j'étais ivre et je l'ennuyais. Il ait pressé de rentrer chez lui pour s'occuper de choses sérieuses. Il était cordonnier, crois. Que t'a répondu le roi d'Angleterre ?

BARTÉLÉMY. — Il a dit : « En vérité, je ne is comment j'ai pu vous écouter jusqu'à la n. Votre frère est bien l'homme le plus fou u'on ait vu sous le ciel. »

CHRISTOPHE COLOMB. — Si Dieu m'ordonnait de comparaître à cette heure devant ui, je jurerais devant Dieu que j'ai passionément aimé les hommes. Lorsque j'eus uinze ans, il m'arrivait de me cacher pour s regarder vivre. Te rappelles-tu à Gênes, la uelle du vieux port, à l'heure où chacun ntre chez soi, après son travail ? J'errais ans ces ruelles et j'observais ces hommes. e scrutais leurs visages, j'étudiais leur démarhe, leurs attitudes, et lorsqu'ils entraient hez eux, j'y entrais aussi en pensée. Par les enêtres je les voyais embrasser leurs femmes, urs enfants, et s'asseoir. Bartélémy, croisoi : le moindre de leurs gestes m'était précieux comme le premier que fit Adam lorsu'il s'éveilla : Dieu ne l'a pas contemplé vec plus d'amour. Les mendiants de la iazzetta s'accrochent aux fenêtres illuminées es riches et moi, c'était aux fenêtres de leurs udis que je rêvais. Et les lépreux de la via larcello, t'en souviens-tu aussi ? Personne e les raillait, personne ne se détournait ême plus sur eux. Pourquoi ne suis-je pas mplement lépreux, au lieu d'être Christophe olomb ?

BARTÉLÉMY. — Oublie tout cela, qui te fait al.

CHRISTOPHE COLOMB. — Je suis moi et ne ais qui je suis. Je voudrais retrouver le aradis pour le rendre aux hommes, mais ils e veulent ni de mon amour, ni de mes adeaux. Je porte en moi une Idée qui m'enoure comme une affreuse lumière. Je voudrais l'éteindre, mais comment faire sans teindre Christophe Colomb ? *(A droite araissent Boabdil enchaîné et les deux soldats qui le conduisent au supplice. Les soldats ient. Christophe Colomb s'agenouille au passage de Boabdil et une percussion rythme lentement la rencontre du roi déchu et du futur grand-Amiral de la Mer.)* Prisonnier comme ce Roi, enchaîné comme lui, par les chaînes de mon propre rêve. *(Boabdil et ses gardes ont disparu.)* Que t'a répondu le recteur de Salamanque ?

BARTÉLÉMY. — Il m'a répondu qu'il te donnait raison et qu'avant deux cents ans tes théories ne seraient plus discutées.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il leur faut des milliers d'années pour avouer que le soleil brille, mais ils assomment le premier qui ose le prétendre. Ils vous demandent la preuve de tout, mais quand vous l'apportez ils se bouchent les oreilles. Plus tard, mon ami, plus tard ! Il faudrait vivre des siècles pour avoir raison. Il y eut un jour un artisan de Madrid qui fabriqua une poupée parlante pour les petites filles. J'ai rencontré cet homme riche, heureux, célèbre. On l'a écouté : il avait inventé un jouet. Pourtant, je te le jure, j'ai un corps comme le sien, un visage comme le sien, on pourrait nous prendre l'un pour l'autre. Où est cette tache sur ma figure ?

BARTÉLÉMY. — Quelle tache ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Regarde-moi : je ne suis ni grand, ni petit, ni beau ni laid, ni bossu ni difforme, je ressemble à tous ceux qui passent dans la rue et que l'on écoute quand ils parlent. Je dois avoir une tache sur la figure, invisible pour moi seul. Ou peut-être, un pois chiche sur le nez ? Regarde bien car tu le verras un jour et toi aussi, tu me fuiras, quand tu seras plus vieux, quand tu seras raisonnable, quand tu comprendras toi aussi que ton frère est fou.

BARTÉLÉMY. — Je crois en toi, Christophe, à vingt ans et pour toute ma vie.

CHRISTOPHE COLOMB. — Bien dit, fou ! Bartélémy, j'ai peur.

BARTÉLÉMY. — Peur, toi ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Je rêve toutes les nuits que je suis enfermé dans une cage avec un tigre. Il darde ses yeux sur moi et il ouvre sa gueule. Il recule au fond de la cage avant de bondir. Je ne dispose que d'un instant pour le supplier de me laisser vivre. Il n'a pas le droit de me dévorer : je suis une créature libre et pensante, un être à l'image de Dieu. Je suis Christophe Colomb qui a découvert que la Terre est ronde ! et il n'existe pas dans le monde entier un seul homme qui me vaille. J'essaie de lui expliquer cela posément, avec des mots et des preuves, je suis convaincant, je suis logique, je possède des arguments irréfutables, mais comment me comprendrait-il, puisque c'est un tigre ? Allons, viens-t'en, oui. Nous marcherons au long des routes en nous cachant des hommes et en racontant à notre pauvre ombre que nous avons inventé un monde. Nous essaierons d'être des gens ordinaires et nous mourrons dans notre lit après avoir engendré des enfants ordinaires. Nous proclamerons que la Terre est plate, et puis nous ouvrirons une

baraque de foire et nous exhiberons un veau à deux têtes ou bien le nain vert Obéron tombé des montagnes de la Lune, ou bien encore, veux-tu ? nous irons de villages en villages en montrant les plaies du Christ en peinture sur nos mains et l'argent pleuvra dans nos chapeaux crasseux. *(Des lueurs rouges s'allument au fond du théâtre.)* Quelles sont ces rumeurs ?

BARTÉLÉMY. — C'est l'exode des Musulmans vaincus qui s'en vont errant sur les routes.

CHRISTOPHE COLOMB. — Ici, on chasse un peuple de sa terre et on me refuse de découvrir une terre nouvelle. Et cette flamme haute ?

BARTÉLÉMY. — C'est le bûcher de Boabdil que l'on allume.

CHRISTOPHE COLOMB. — Pardieu, c'est là qu'il faut aller ! Est-ce que tous les hommes et les femmes de cette ville n'y vont pas ? Qui sommes-nous donc pour ne pas aimer à voir un homme brûler vif, comme tout le monde ? Ah, je voudrais être un de ces badauds qui reniflent la chair brûlée ! Je voudrais être le bourreau qui allume le bûcher ! Je voudrais être Boabdil, parce qu'il est vaincu, mais il a livré bataille.

Entre un matelot ivre, il chante :

LE MATELOT

Ohé ! Ohé ! Gentil marinier !
Veux-tu du vin ou du biscuit ?
Veux-tu une bell' garc' dans ton lit ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Voilà un homme heureux. Il a découvert la vérité au fond d'une bouteille.

LE MATELOT. — Je veux du biscuit dans mon sac

Et une bell' garc' dans... *(Il tape du pied.)* Non, non, non, et m... !

CHRISTOPHE COLOMB. — Que cherches-tu, l'ami ?

LE MATELOT. — Ça ne va pas, rien ne va plus ! Je savais bien que cette faillie gourde de vin ne tiendrait pas la distance ! Regardez-la : à sec. Et moi aussi, à sec, ou presque. Dans pas longtemps, en tout cas ! Dans une heure, je vous dis, dans une heure je serai déjà dessaoulé. Vingt d... de vingt d... ! Et moi qui me disais depuis quinze jours : au moins quand on débarquera, je prendrai une bonne cuite, du soir au lendemain, une vraie, pas une pour rire, une de toute la nuit ! Malheur ! Et la v'là déjà partie, ma pauvre cuite, et pas moyen de la rattraper, alors, quoi où est le plaisir, dites ? Où sont les plaisirs de la terre ? Vingt d... de vingt d..., faut pas que je la laisse tirer sa bordée, faut que je la retrouve. Donnez-moi des sous ou alors vous êtes pas chrétiens. Achetez-moi quelque chose. Tenez, mon sac.

CHRISTOPHE COLOMB. — Prends garde : si tu vends ton sac, on te mettra aux fers.

LE MATELOT. — Qui ça, aux fers ? J'ai débarqué, je m'enrôle où je veux ! Matelot de fortune ! Coureur de brises ! Vous êtes pas de la marine, des fois ? Vous voulez pas de moi, cap'tain ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Tu m'appelles capitaine ?

LE MATELOT. — Vous avez pas besoin d'un maître-coq, expert en son art et qu'a déjà fait ses preuves sur toutes les mers ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Non, pas sur toutes. Je suis un capitaine sans navire qui vogue sur l'océan de son imagination. Veux-tu être le premier à franchir ma passerelle ? Tout l'argent que je possède sera ta paye, mais il faut que tu croies l'énormité que je vais te dire. Matelot, la Terre est ronde.

LE MATELOT. — Ah, oui ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Il faut que tu le répètes avec moi, que tu le cries : la Terre est ronde !

LE MATELOT. — La Terre est ronde !

CHRISTOPHE COLOMB. — Tu crois vraiment que la Terre est ronde ? Pourquoi ?

LE MATELOT. — Pourquoi pas ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Voici ton argent ! Jette-le sur une table d'auberge et dépense-le vite, c'est une ombre qui te l'a donné.

LE MATELOT. — Hé là ! C'est sérieux ? *(Il empoche l'argent.)* Amenez le papier.

CHRISTOPHE COLOMB. — Quel papier ?

LE MATELOT. — Ben, ma feuille d'engagement.

CHRISTOPHE COLOMB. — C'est juste. Prête-moi ton dos. *(Il tire un livre de sa poche, en arrache une feuille et commence à écrire, sur le dos du Matelot :)* « Contrat d'embarquement entre le capitaine Christophe Colomb et le cuisinier de bord... » Ton nom ?

LE MATELOT. — Pepe Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB. — « Je, soussigné, Pepe Domingo, maître-coq et matelot de fortune, déclare m'enrôler dans l'équipage du premier navire frêté par le capitaine Christophe Colomb en vue de la découverte des Indes Orientales, par delà l'Océan Majeur de la sphère terrestre ». Et tu signes. Voilà. Et maintenant, va boire !

LE MATELOT. — Au revoir, cap'tain !

Il sort en chantant :

Je veux du biscuit dans mon sac
Et une belle'garc' dans mon hamac...

CHRISTOPHE COLOMB. — Et n'oublie pas que tu es maintenant le serviteur de mon ombre *(Le Matelot est parti.)* Et voilà, Bartélémy, toute mon espérance : une fois par hasard, au coin d'une route, la rencontre d'un ivrogne. Mais la terre est ronde, brutes, ivrognes, matelots rois et princes ! Je suis logique ! Je suis logique ! Allons, qui vient s'inscrire au rôle d'équipage ? Qui veut embarquer avec Christophe Colomb ? Au suivant ! Au suivant !

UNE VOIX. — Christophe Colomb !

CHRISTOPHE COLOMB. — Qui m'appelle ?

BARTÉLÉMY. — Personne. Un écho dans les umeurs de la nuit.

CHRISTOPHE COLOMB. — Je te dis qu'on ient : des hommes au pas pesant, et qui crai-nent la lumière.

VOIX. — Christophe Colomb ! Va-t-en ! 'a-t-en !

A droite et à gauche du théâtre appa-raissent Don Alvaro et l'Archevêque. Ils s'immobilisent, mi-réels, mi-fanto-matiques, pareils à des figures de cire.

DON ALVARO. — Je te connais, Christophe Colomb, et s'il ne tenait qu'à moi, tu ne sor-irais pas vivant de ce jardin. Pourtant je rois en toi. Cela t'étonne ? Il n'y a que les ous pour douter que deux et deux font quatre. Mais je viens te donner ce conseil : quitte 'Espagne tout de suite, quitte l'Espagne et herche ailleurs un peuple riche, paisible et ui s'ennuie. Mon peuple à moi vient de se attre. Il n'a pas besoin d'aventures. Il a esoin de deux siècles de paix, de commerce t de beaux arts.

Et puis vois-tu, j'ai un principe : ne jamais tre le premier, toujours le second. Pas le roisième non plus, le second. Le premier rend tous les risques, le troisième vient trop ard, le second empoche le salaire. Que d'au-res arment des navires, qu'ils abordent aux ndes, qu'ils y suent le sang et l'or : à ce noment, l'Espagne viendra, se baissera, amassera. Fais-moi confiance : je saurai 'heure du moindre effort et du moindre prix. Moi aussi j'ai étudié la mathématique. Quitte 'Espagne, va-t-en, va-t-en.

Il s'efface.

L'ARCHEVÊQUE. — Je te connais, Christophe Colomb. Tu es la tentation que je récuse. Je rois en toi comme on croit aux Saints parce ue tu marches dans un autre temps que le ôtre, projetant devant toi une aveuglante umière. Seulement, vois-tu, l'Espagne n'a pas esoin de saints. L'Espagne a besoin de olides guichetiers qui verrouillent ses portes. e vais te dire le grand secret : Dieu est vare. Dieu ne veut pas la plage, mais le rain de sable, pas l'univers, mais un peuple lu entre tous. Ainsi, je te le déclare, il faut out sacrifier à cet exemple : l'Espagne, car e monde ne sera pas gagné par des navires, nais par des prières, et la plus grande aven-ure tient dans un chapelet qu'on égrène ntre ses doigts. Que l'Espagne soit donc cette orteresse inexpugnable, cette île préservée des ouragans où Dieu lui-même prendra son epos. Homme des tâches faciles qui ne sais ue conquérir et non conserver, quitte 'Espagne ! va-t-en ! va-t-en ! va-t-en !

Il s'efface.

CHRISTOPHE COLOMB. — Tu as entendu ? Ce n'était pas un rêve. Bartélémy, je deviens fou !

BARTÉLÉMY. — Qui ne perdrait la raison par une nuit pareille ? De la lumière !

CHRISTOPHE COLOMB. — Non, reste ! Et si je deviens fou, tant mieux. J'aime cette nuit où l'ombre a des yeux qui vous épient et des bouches qui vous soufflent leur haleine au visage. C'est par une nuit comme celle-là, je le sens, que mon destin s'accomplira. Quel est ce cri de guitare ? Ah ! c'est l'âme de Boabdil qui s'arrache à la terre et devient une étoile joyeuse. Qui m'appelle encore ? Je suis là ! Je suis là ! On dirait que cette nuit immense porte des paroles lointaines, les entends-tu ? Pendant des années, Christophe Colomb a frappé à toutes les portes, rampé devant tous les trônes et haleté comme un chien aux pieds des hommes. Mais cette nuit, on lui répond enfin. Voix d'ombre pour une ombre, écoute. Les hommes d'ici ne veulent pas de l'Eden que je leur offre mais ceux de là-bas m'appellent de l'autre côté de la mer. Ils me connaissent, eux, ils me tendent les bras, les millions d'êtres que mes algèbres ont suscités ! Qui donc ose leur opposer de petits calculs ? Je n'ai que faire du royaume d'Espagne ! Je n'ai que faire du royaume de Dieu ! Et je n'ai que faire de Dieu ! Je suis Christophe Colomb, l'homme seul, son propre ciel et son propre enfer. Regarde : le firmament est devenu mon tableau noir et mes chiffres, des étoiles. Ils dansent ! Ils dansent ! O mon rêve, je ne veux plus vivre avec les petits hommes de cette moitié du monde, emporte-moi sur la mer vers mon peuple qui m'attend !

Entre l'Imagination.

L'IMAGINATION. — Je suis l'Imagination qui suscite les grands desseins des hommes. Donne-moi ta main, Christophe Colomb, à l'heure où ton destin te choisit.

Musique. Brusquement, le théâtre s'éclaire. Des porteurs de torches précèdent le Roi, la Reine et l'Infante qui entrent en cortège et s'arrêtent au milieu du pla-teau. L'Infante tient une petite caravelle en or.

LE ROI. — Nous te saluons, Christophe Colomb, capitaine de la Mer, messager de l'Espagne vers les terres inconnues.

La petite Infante fait un pas et présente à Colomb la caravelle d'or. Le Roi et la Reine sourient. Colomb tombe à genoux, ébloui, et tend les bras vers la caravelle.

RIDEAU

ACTE II

TABLEAU I

Le port de Palos. Les cloches sonnent. Entrent don Alvaro, Medina, une vieille femme.

LA VIEILLE FEMME. — Messieurs, quelqu'un de vous peut-il me donner mon chemin ? Je voudrais m'agenouiller dans son église devant la Vierge du Rosaire.

MEDINA. — Ecoute cette cloche, bonne femme. Elle t'y conduira.

LA VIEILLE. — Sonne-t-elle pour les navires en partance ?

DON ALVARO. — Non, pas pour les navires, mais que t'importe ? Aurais-tu un fils à bord ?

LA VIEILLE. — Non, pas un, deux gars, deux beaux gars ! Le premier s'appelle Christophe et vient d'être nommé capitaine. Ç'avait été toujours son idée, partir sur les mers. Le second est Bartélémy. Celui-là est bien jeune, presque un enfant, j'aurais bien voulu qu'il reste à terre, que lui, au moins, demeure près de moi. Mais un jour, mon fils Christophe lut un grand livre et le lendemain, tous deux me laissèrent seule et se mirent en route. L'aîné avait entraîné le petit, vous comprenez ? Que peut une mère contre ses enfants ? Moi aussi, il a bien fallu que je me mette en route le mois dernier, mais je suis arrivée bien tard. Mes deux gars s'occupaient déjà sur leurs navires et je n'ai point osé les déranger. Ils ont vu le Roi, mes deux fils ! Le Roi leur a parlé ! Et moi, de loin, je leur ai fait un petit signe, allez, allez. Je suis bien contente.

DON ALVARO. — La rencontre est plaisante. Puisses-tu ne jamais être maudite, vieille, pour avoir donné le jour à tes fils.

LA VIEILLE. — Mais ces cloches, pourquoi sonnent-elles ?

DON ALVARO. — Pour la guérison de Sa Majesté, la Reine d'Espagne. Au moment où on hissait les voiles aux mâts, sa Très-Gracieuse Majesté est tombée dans un mal de langueur que les médecins ne peuvent ni connaître, ni guérir. Va et prie pour elle ! Lorsque les hommes de raison ne sont plus écoutés, le monde appartient aux rêveurs et aux vieilles femmes.

Entre le Matelot.

LE MATELOT. — Hommes ! Femmes ! Enfants ! Spectateurs qui m'entourez ! Vous tous qui nous regardez partir, à deux genoux je me confesse. Mea culpa ! Mea culpa ! Vous voyez l'homme le plus fou et le plus malheureux du monde !

Ecoutez ! Les cloches des églises ! Que tintamarre ! Mais celle du bord, par-dessu toutes les autres, écoutez, cette petite voi dans le brouillard qui m'appelle : « Pep Domingo ! Pepe Domingo ! » Ah, priez pou le pauvre Domingo qui s'embarque sur le caravelles. Je suis Pepe Domingo, maître-co à bord des navires, matelot de haute-mer, je vous dois la vérité. Je suis comme tous le marins, quand je vais à terre, je bois un cou Et quand j'ai bu un coup, je suis comme tou le monde, je ne me possède plus. Et quand j ne me possède plus, je dis et je fais n'import quoi, et je signe n'importe quoi, et voil comment j'ai signé l'autre jour mon emba quement pour les Indes avec le capitain Christophe Colomb. C'est-y point fin, u homme qu'est saoul !

Et voilà, maintenant, j'embarque ! Sur u bateau commandé par un homme qui cro que la Terre est ronde, et allez dire après ç qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes !

La Terre est ronde, je vous demande u peu ! Qu'est-ce que vous dites ? Que je l'a proclamé moi-même ? Mais j'étais saoul, j viens de vous l'expliquer, j'étais saoul ! E c'est parce que j'étais saoul que j'ai dit qu la Terre était ronde ! Vous n'imaginez tou de même pas que je l'aurais dit dans mon éta normal. Est-ce que vous l'auriez dit, vous Alors, j'ai bu. La Terre est ronde, j'ai bu Et puis, un matin, j'ai cessé de boire. Je m suis réveillé. Engagé, embarqué. Et la Terr était plate ! *(Il boit.)* Qu'auriez-vous fait ma place ? J'ai recommencé à boire, et l Terre est redevenue ronde. Je me sui dessaoulé encore une fois et la Terre e redevenue plate. Plate le matin, ronde le soi Malheur de moi ! En ce moment, je suis jeun, comprenez-vous ce que ça veut dire Imaginez un peu lorsque notre bateau aur atteint le bord de la Terre ? Imaginez catastrophe que vous allez voir tout à l'heur quand nous dégringolerons dans le vide ? boire ! A boire ! Je ne veux pas voir ça Je veux croire que la Terre est ronde !

Hélas ! On ne peut pas être saoul tout temps. Ce qui est fait est fait, et on ne revie pas sur sa signature. *(On l'appelle des co lisses.)* Oui, ça va, je viens, j'arrive ! Vous tou qui m'entourez, pensez à moi dans l malheurs qui me guettent et priez tous l saints de la mer pour qu'ils m'assistent da les périls que je vais courir. Amen. *(Il bo à la gourde.)* Amen ! *(Il boit.)* Amen !

Il sort.

DON ALVARO. — Les trois caravelles de homme appelé Colomb ne comptent qu'un eul matelot volontaire, et c'est un ivrogne. e reste, des forçats, des forbans, des relégués, es hommes qu'on a assommés au sortir des ıvernes et qui se réveillent en ce moment ans les cales. Les trois voiles sont hissées et, ır le champ, la Reine est atteinte d'un mal ıystérieux. Un Romain eût reculé. Mais nous e sommes ni des Romains ni des sages. Notre aison s'est mise en vacances et court les rairies de l'aventure.

Chevalier Medina, puisque vous partez à ord de ces navires, n'oubliez pas que le Roi voulu tout cela et qu'il y est étranger. C'est e privilège des Rois de ne signer que les ventures qui réussissent. Si ces navires nau-ragent, nous sombrerons avec eux. S'ils rrivent à bon port, nous crierons : Vive e Roi !

Je vous donne mon au-revoir et sans doute ıon adieu. Emportez, Dieu sait où, le gage ıutile de mon estime.

Les cloches sonnent.

TABLEAU II

Le navire. La nuit. Seule, à l'avant, l'Imagi-ation, lumineuse et comme éclairée d'un feu ersonnel.

L'IMAGINATION. — Le vendredi 3 août 1492, ne heure avant le lever du soleil, les trois aravelles de Christophe Colomb, *La Nina, La 'inta* et *La Santa-Maria,* quittèrent le port de 'alos et descendirent le Rio Tinto en direc-ion de la mer. Et à dix heures du matin, e capitaine Christophe Colomb fit donner le ap à l'ouest. Et le jeudi 9 août, les trois aravelles doublèrent les îles Canaries, et le ent tomba. Pendant près d'un mois les avires demeurèrent au calme et les matelots ilencieux regardaient les trois voiles qui endaient le long des mâts, comme des uaires. Et ce fut des jours d'impatience et 'ennui, et il y en eut qui commencèrent à ire que Dieu ne voulait pas de ce voyage, t le vingt-huitième jour le vent se mit à ouffler. Et le dimanche 9 septembre, à aube, les trois caravelles passèrent au large le l'île de Hierro et tous les matelots uittèrent la manœuvre pour regarder le ivage parce que c'était la terre ultime connue les hommes, et ils la virent disparaître len-ement à l'horizon, et ils comprirent qu'ils taient seuls. Et à midi, ils s'arrêtèrent une econde fois parce que les vents étaient de ıouveau tombés. Et il y en eut qui procla-nèrent que c'était un maléfice, et à six heures lu soir, le vent souffla de nouveau, et tous les quipages crurent que c'était un vent ordi-ıaire. Et Christophe Colomb le crut aussi.)r, c'était en vérité le grand alizé de l'ouest, elui qui devait porter Colomb jusqu'à la Terre nconnue, mais personne ne le savait. Et personne, pas même Colomb, ne pouvait savoir que si les navires s'étaient engagés par hasard un peu plus au nord ou un peu plus au sud, ils eussent croisé des vents contraires, et dans ce cas, il aurait fallu rebrousser chemin ou périr. Et cela, ils ne le surent jamais, et ils continuèrent d'aller de l'avant. Et les jours et les nuits passèrent, et ils furent pareils à des hommes perdus.

L'Imagination disparaît.

UNE VOIX. — Matelots, il est minuit. Seigneur, bénissez-nous. Notre-Dame-de-la-Mer, protégez-nous.

Le théâtre s'éclaire. Le pont du navire, dominé par une immense barre de navigation. En scène. Bartélémy, le chevalier Medina.

MEDINA, *tenant une boussole dans la main.* — Je me souviens d'un homme que j'envoyai en prison naguère. Je lui rendis visite un jour et savez-vous comment je le trouvai ? En tête à tête avec une araignée. Oui, mon cher, il avait découvert une araignée et l'avait apprivoisée. Il la tenait dans sa main, comme cela, et il l'observait en train de dévider son fil, et il lui parlait aussi, je suppose. Chacun trompe son ennui comme il peut. Pour moi qui répugne aux bestioles, je n'aurais pu garder si longtemps une araignée au creux de ma paume. Au bout d'une heure, la répulsion eut été trop forte et je l'aurais jetée à terre, écrasée sous mon talon, comme cela. *(Il ébauche le geste.)* Grands dieux, qu'allais-je faire ? Ceci n'est pas une araignée, mais une boussole. Noble invention, nécessaire compagne du marin. Que deviendrions-nous sans cette petite boîte qui tient notre vie à la pointe de son aiguille ?

BARTÉLÉMY. — Je n'aime pas vous voir jouer avec un objet aussi précieux. Le capitaine a édicté les fers pour qui détériorerait une boussole. C'est son ordre.

MEDINA. — Le capitaine Colomb est un sage. Quel jour sommes-nous ?

BARTÉLÉMY. — Ne le savez-vous pas ? Mercredi 4 octobre.

MEDINA. — Cinq heures du soir, c'est bien. A terre, on sonne l'angelus. Ici, on relève la vigie. Dans un instant, on va la tirer aux numéros et l'homme que le sort aura désigné prendra place dans la hune. Il y restera cinq heures et pendant cinq heures, là-haut, il rêvera que sa fortune se fait d'un instant à l'autre. Le Roi a promis une rente de dix mille maravédis à qui signalera la terre. *(Il rit.)* A propos, comment va celui qui l'a signalée hier matin ?

BARTÉLÉMY. — Le capitaine ne veut pas qu'on reparle de cet incident.

MEDINA. — Il a raison. Il faut décourager les mirages. Ou, peut-être, il a tort. Il était plaisant, le récit de cet homme qui avait

aperçu des falaises de marbre et des maisons d'ivoire.

BARTÉLÉMY. — Vous n'avez jamais cru à ce voyage.

MEDINA. — Ai-je feint d'y croire ?

BARTÉLÉMY. — Vous n'aimez pas mon frère.

MEDINA. — Ai-je dit que je l'aimais ?

BARTÉLÉMY. — Je lis toutes vos pensées. Vous nous prenez pour des parvenus, des étrangers, vous me trouvez trop jeune, vous vous moquez de moi. Vous êtes de ceux qui découragent toutes les entreprises grandes et nobles, vous... Chevalier Medina ! Tout en vous m'offense. Si nous n'avions rencontré que des hommes comme vous, nous ne serions jamais partis.

MEDINA. — Jamais, jeune homme, jamais, je le crains.

BARTÉLÉMY. — Avouez-le donc : vous avez peur.

MEDINA. — J'avoue ! En outre, je déteste la saumure, l'odeur de suif, les criailleries, et je suis affreusement sujet au mal de mer.

BARTÉLÉMY. — Pourquoi avez-vous exigé de nous suivre ?

MEDINA. — Ah ! Pour une raison bien difficile à vous faire comprendre, à vous autres, Italiens. C'est vrai, pourquoi ai-je exigé de vous suivre ? On est, mon Dieu, quelqu'un qui en vaut bien un autre, gentilhomme d'Aragon, chevalier de Saint-Jacques, trésorier du Royaume. On a sa femme et ses enfants. On possède un château et des domestiques. Un beau jour, le Roi s'intéresse à un Gênois qui prétend que la Terre est ronde. La Terre est-elle ronde ? Tout est possible. Le Roi fait du Gênois un capitaine et l'envoie sur les mers vérifier son hypothèse. C'est une fameuse expédition. Il faut des hommes sur les navires. Des lieutenants, des timoniers, de simples matelots, des cuisiniers et des mousses. C'est que le capitaine ne peut pas s'occuper de tout, n'a-t-il pas à tenir le cap et le loch ? Oh, puisque nous parlons de loch, délivrez-moi d'un doute. Pourquoi le nôtre est-il filé en double depuis huit jours ? *(Geste de Bartélémy.)* Sotte question ! Pour faire croire aux matelots, parbleu ! que la distance est moitié moindre. Que vous disais-je donc ? Les hommes sur les navires... Eh bien, mon cher, il s'est trouvé qu'il fallait aussi un homme carrément inutile. Voyez-moi : que je me promène sur le pont en trompant mon ennui ou que je prenne le frais au bastingage, chacun me regarde avec pitié ou ressentiment, selon le cas. Et c'est vrai : je suis, à ce bord, parfaitement et, dirais-je, somptueusement inutile. Apparemment du moins. Car personne, évidemment, ne peut se douter que je porte sur moi une lettre destinée à être lue dès que nous aborderons à Cipango ou au Cathay — est-ce le Cipango ou le Cathay que nous allons découvrir, je ne sais plus. Je suis le messager de mon pays. Le Roi a décidé que je serais celui qui porterait cette lettre. Cette lettre que voici. *(Il la montre à Bartélémy.)* Admirez-en le sceau. Quand l'ouvrirai-je ? Où l'ouvrirai-je ? L'ouvrirai-je même ? Je ne sais ! C'est une lettre. Et l'on m'a choisi pour porter cette lettre. Alors, on m'a retiré ma charge qu'on a confiée à un autre. Et j'ai quitté ma maison, ma femme, mes enfants, et je suis parti à l'aventure sur les mers. Vous me demandez pourquoi j'ai exigé de faire ce voyage ? Mais, parce que je suis le plus humble serviteur de Sa Majesté le Roi d'Espagne et que ma vie est obéissance. *(Il baise la lettre et la remet dans sa poche.)* Voilà votre curiosité satisfaite. Je vous souhaite une bonne nuit.

BARTÉLÉMY. — Pourquoi ? Il fait encore jour.

MEDINA. — Façon de parler. Dans mon pays, en Aragon, j'ai connu un homme qui était borgne et jouait à la paume. Un jour, la balle rebondit sur son visage et creva l'œil qui lui restait. Il rabaissa son chapeau sur son front et dit aux autres : « Bonne nuit, messieurs ». *(Il jette la boussole à la mer.)* Tout à l'heure, je me suis aperçu que les boussoles avaient cessé de fonctionner.

Il sort. A gauche du théâtre, la cabine de Colomb s'éclaire. Il est seul, penché sur son livre de bord.

CHRISTOPHE COLOMB. — « La nuit dernière, par mer calme et vent d'ouest, au moment où la cloche de bord sonnait la seconde veille, nos navires ont croisé un banc de poissons lumineux dont certains portaient des nageoires en forme d'ailes ; plusieurs de ces poissons ont volé jusqu'à nous et les matelots abusés les ont pris pour des oiseaux, mais j'ai donné l'ordre de rejeter à la mer ces formes trompeuses. Ce matin, 4 octobre, fête de sainte Cacilde, le chapelain du navire amiral a dit la messe à six heures. Les poissons de lumière se sont éteints à l'aube... »

Brouhaha. Entrent le Matelot et ses compagnons.

LES MATELOTS. — La grande boussole est devenue folle ! Il n'y a plus de direction ! Le navire est aveugle ! Nous sommes perdus !

CHRISTOPHE COLOMB. — Perdus ?

LES MATELOTS. — Les instruments de bord sont déréglés !

CHRISTOPHE COLOMB. — Sottise et mensonge !

LES MATELOTS. — Capitaine, voyez vous-même !

Christophe Colomb sort de sa cabine et se voit entouré de l'équipage.

LE MATELOT. — La *Nina* nous envoie un canot ! Un autre canot se détache de la *Pinta*.

TOUS, *au bastingage*. — Ils accostent !

Entrent deux lieutenants de bord, le premier, de la Nina, *le second, de la*

Pinta. *Celui de la* Pinta *n'est autre que le Chef des Comédiens, avec une fausse barbe.*

LE LIEUTENANT DE LA NINA. — Messire olomb, le capitaine Pinzon m'envoie vers ous de la *Nina* pour vous annoncer qu'il ent de se passer une chose étrange. La bous- le...

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — Messire olomb, nous avons besoin de vos instru- ents de bord ! La boussole de la *Pinta*...

CHRISTOPHE COLOMB. — Je sais ! Eh bien, essieurs, qu'avons-nous besoin de bous- oles ? A cet endroit de la mer où nous som- es, les aiguilles ont perdu leur aimant, une inuscule lame d'acier a été prise de vertige, u'importe ? Tendez la main : est-ce que le ent ne souffle pas ? Regardez le ciel : est-il ouvert ? La mer s'entr'ouvre-t-elle sous vos avires ? Avez-vous peur de la nuit qui ient ?

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — Ainsi, c'est rai : il n'y a plus de Nord ni de Sud et depuis ne heure nous voguons sur une mer abstraite, ors des lois de la nature...

LES MATELOTS. — Plus de Nord ! Plus de ud ! Plus rien n'est sûr. Regarde-moi, prends na main. Qui es-tu ? Qui suis-je ? D'où vient e vent ? Où est l'Espagne ? Est-ce que la erre est tombée du ciel ? Où nous réveille- ons-nous ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Cessez de tour- oyer comme des poussières dans un rayon e soleil ! Et moi, je vous dis : il y a une loi upérieure à celle du nord et du sud. Qui ose edouter l'inconnu, après s'y être engagé ? Etes-vous des enfants ou de vieilles femmes ? Votre âme est-elle suspendue à une petite oîte frivole ? Ou, peut-être, n'aimez-vous ue des hasards rassurants ? Quelque chose st arrivé, oui ! Nous errions dans l'ennui et 'impatience, et maintenant nous touchons au ort du mystère ! Hosannah ! Nous voici donc out près de notre but, puisque la lumière du Nouveau Monde aveugle déjà nos navires. Lieu- enant Tomas, et vous, lieutenant Porfirio, vous demeurerez à bord. Que chacun travaille et ue personne ne pose plus de questions, car ersonne ne peut plus répondre.

Il rentre dans sa cabine, dont la porte se referme sur lui. Bartélémy revient.

BARTÉLÉMY. — Allons, chacun à son poste ! Messieurs ! Allons !

Mais on ne l'écoute pas. Les matelots demeurent immobiles.

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — O Eternel, Toi qui fendis en deux la Mer Rouge pour le passage des Hébreux, ouvre pour nous un chemin de salut sur cette mer inexplicable !

L'Obscurité couvre le théâtre. Parait l'Imagination.

L'IMAGINATION. — C'était donc la nuit du mercredi 4 au jeudi 5 octobre, et cette nuit-là, il y eut à bord de la *Santa-Maria* un mousse appelé Luisito. Et Luisito avait douze ans, et il était le fils unique d'une pauvre veuve de Palos. Et un jour où il se promenait sur le port, Luisito aperçut un grand navire au mât duquel montait une voile marquée d'une croix. Et Luisito demanda où allait ce navire, et on lui dit qu'il partait pour découvrir le Nouveau Monde, et Luisito s'embarqua sur ce navire. Et Luisito se trouvait sur la *Santa-Maria* lorsque les boussoles s'affolèrent, et il fut le seul à ne pas avoir peur car il était neuf sur la mer et ne savait pas encore très bien à quoi servaient les boussoles. Et cette nuit-là, aussi gai que de coutume, Luisito se livra à son jeu favori : il jeta un fil dans l'eau avec, au bout, un petit hameçon. Et lorsque Luisito retira le fil, il y avait une prise au bout de l'hameçon, mais ce n'était pas un petit poisson phosphorescent, comme d'habitude, c'était un petit crabe vivant, gros comme une grosse noix. Et Luisito sourit en le voyant car il savait du moins que les crabes ne s'éloignent jamais trop du rivage. Et ce fut ainsi que Luisito apprit que la terre était proche. Et Luisito se rappela qu'une prime de dix mille maravédis était offerte à qui découvrirait la terre, et il grimpa en hâte dans les cordages pour être le premier à la signaler dans les brumes de la nuit. Et il tenait serré bien fort le petit crabe dans sa main droite, et quand il fut arrivé en haut du mât, les pieds lui manquèrent. Et il tomba et s'écrasa sur le pont. Et maintenant, il reposait dans la mort, le poing fermé sur une chose qu'il était seul à connaître. Et quand les matelots l'aperçurent, il ne leur vint pas à l'idée de regarder ce qu'il tenait dans sa main crispée. Et ils ne surent pas que la terre était là, et ils s'abandonnèrent au désespoir.

L'Imagination disparaît. Lumière. Les matelots sur le pont, autour du cadavre de Luisito.

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — C'est un maléfice ! Un tourbillon l'a emporté dans les airs.

LE LIEUTENANT DE LA NINA. — C'est vrai, Tomas ! Pourquoi serait-il monté aux cordages ?

LE MATELOT. — Dans mon pays, j'ai vu un gars comme lui soulevé de terre et mangé par un nuage. On l'a retrouvé le lendemain écrabouillé sur les rochers !

LES MATELOTS. — Le cuisinier a raison !

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — Accepterons-nous plus longtemps de marcher à la mort ?

Entrent Bartélémy et Medina.

BARTÉLÉMY. — Lieutenant Tomas, je vous somme de vous taire.

LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — Toi, vermine !

(Il le frappe. Bartélémy tombe et les matelots le font prisonnier.) Capitaine Colomb ! *(Il frappe du poing à la porte de la cabine.)* Gênois ! Juif ! M'entends-tu ?

Christophe Colomb paraît au seuil de sa cabine, debout, immobile.

Le Lieutenant de La Pinta. — Chef arrogant de malheureux que tu as abusés et qui maintenant, par ta folle ambition, sont plus près de la mort que de la terre, où nous conduis-tu donc à travers ces milliers de lieues pour que nous devenions la pâture des poissons qui fréquentent ces mers lointaines ? Faiseur d'intrigues et de ruses, où sont les beaux rivages dont tu flattais notre espoir ? Second Prométhée, où est ton nouveau monde ? Partout, nous ne voyons que la mer. Je ne te demande plus maintenant de richesses. Garde, garde pour toi toutes tes mines d'or et montre-moi seulement un épi de blé !

Christophe Colomb monte lentement sur le pont supérieur et s'installe à la barre énorme qui domine le théâtre.

Le Lieutenant de La Nina. — Beaucoup, dans l'antiquité, ont voulu se faire passer pour des dieux. Les uns se sont donnés la mort, les autres, pour montrer leur divinité, se sont métamorphosés de diverses manières. Notre capitaine, comme un nouveau Lucifer, a voulu se faire Dieu et pour prouver son pouvoir, il a voulu créer un monde. Eh bien, nous ne serons pas les victimes sacrifiées à son orgueil ! *(A Medina :)* Chevalier Medina, de par le Roi, ordonnez au capitaine Colomb de retourner en arrière.

Medina. — Mille regrets, messieurs. Cela n'est point dans mes instructions.

Le Lieutenant de La Pinta, *à Colomb.* — Je te l'ordonne donc moi-même, capitaine escroc ! La barre à l'est ou nous te jetons à la mer !

Le Lieutenant de La Nina. — Bravo ! puisque nous ne pouvons le précipiter aux enfers, à la mer, le faux dieu !

Le Matelot. — A la mer, comme Jonas ! On verra bien s'il trouve un estomac de baleine !

Le Lieutenant de La Pinta. — Une dernière fois, Christophe Colomb, je te somme de mettre la barre à l'est !

Les Matelots. — Il refuse ! Il se tait ! Vous voyez bien qu'il se moque de nous !

Le Lieutenant de La Pinta. — Matelot, emparez-vous de cet homme.

Le Matelot. — Tout de suite ! *(Il se précipite sur Colomb et s'arrête.)* Je ne peux pas. C'est mon cap'tain.

Le Lieutenant de La Pinta. — Chien ! As-tu peur ?

Le Matelot. — Et la discipline, alors ? Et le papier que j'ai signé ?

Le Lieutenant de La Pinta. — Nous avons tous signé un papier, nous avons tous signé en blanc notre arrêt de mort. Nous avons signé pour la faim et pour la soif, nous avons signé pour l'enfer !

Bartélémy. — Eh bien, reniez votre signature, faussaires ! Vertueux Castillans, grandissimes Espagnols !

Le Lieutenant de La Pinta. — Celui-là, pendez-le. *(On attache Bartélémy au grand mât.)* Regarde, Gênois ! On va commencer par ton frère pour bien montrer en quelle estime on tient ta famille. Après, ce sera ton tour.

Medina. — Permettez, messieurs. Quoique je sois étranger à cette querelle qui se passe entre spécialistes, peut-être m'accordera-t-on de dire un mot, comme représentant, ici, de Sa Majesté. *(Tous se taisent.)* Messieurs, je ne discuterai point si la Terre est ronde, plate ou carrée, ni de ce qui nous attend au delà de ces mystères. D'ailleurs, j'ai horreur des discussions. Mais il me semble que cette expédition a coûté fort cher et je n'entends point qu'on gaspille les deniers du Royaume. Au prix qu'il a payé, je tiens que nous rentrerons après avoir découvert les Indes ou que nous ne rentrerons pas du tout. Sa Majesté a le droit de nous revoir vainqueurs ou de nous savoir morts. Veuillez regagner vos postes.

Le Lieutenant de La Pinta. — Mais nous sommes des hommes, après tout ! Qu'il nous montre la terre, ou nous lui montrerons la mer !

Le Lieutenant de La Nina. — Et où voulez-vous qu'il trouve la terre ? Son esprit bizarre est pareil à un moulin à vent. Il a rêvé d'un monde impossible. Qu'attendons-nous davantage ? A la mer !

Tous. — A la mer !

Medina, *à Colomb.* — Monsieur, vous étiez fort éloquent naguère. Je crois qu'une bonne parole de vous ne ferait point de mal en ce moment. Il y a des heures où les peuples ont besoin de formules.

Le Lieutenant de La Pinta. — C'est vrai, qu'il parle, à la fin ! Nous ne sommes pas des bourreaux ! Nous ne demandons qu'à être convaincus ! En toute affaire, il y a le pour et le contre !

Les Matelots. — C'est juste ! Non ! Donnez-lui la parole ! Pourquoi ? Il va nous entortiller avec de belles phrases !

Le Matelot. — Cap'tain, c'est pas pour dire ! Mais, sauf vot' respect, un petit mot bien senti, un joli petit discours, ça nous mettrait du baume dans le cœur à l'heure qu'il est !

Les Matelots. — Qu'il parle ! Un discours ! Un discours !

Christophe Colomb se tait.

Le Lieutenant de La Pinta. — Eh bien, puisque vous gardez le silence, permettez que je parle à votre place. Vous voyez que nous

ommes beaux joueurs et que nous respectons otre défense. Matelots ! Il est évident que si ieu permit que Jonas fut jeté à la mer, e fut parce qu'il ne s'était pas conformé à s ordres. Il n'en est pas ainsi du capitaine, oilà un point acquis ! Est-ce un point cquis ? Non, parce que si notre capitaine vait eu vraiment une inspiration d'En-Haut, omme il le prétend, Dieu lui-même, pour u'il accomplît Sa volonté, lui aurait indiqué Terre Promise, comme il le fit pour Moïse t Aaron ! D'autre part, on peut répliquer que s Hébreux attendirent quarante années et ue seuls ceux qui surent vraiment souffrir rrivèrent. Mais naturellement, les Hébreux taient sur la terre ferme. Et ils mangeaient ! ls avaient la manne pour apaiser leur faim ! ci, tout nous manque ! Et nous serons bientôt réduits à manger le bois du vaisseau. *A Colomb :)* Allons, nouveau Moïse, dessèhe la mer, fais jaillir une source et nous pas-erons comme les Hébreux dans le désert de Raphidim. Mais sans nourriture et sans eau, ous sommes condamnés à périr. Messieurs, ai dit !

Tous. — Hourrah !

Le Lieutenant de La Nina. — Messieurs, ous venez d'entendre mon éminent collègue, e lieutenant Tomas, qui vous a expliqué la ituation mieux que je ne saurais le faire. Il ne reste à vous entretenir d'un point de droit u'il me paraît indispensable de soulever au noment où nous sommes. Messieurs, nous vons évoqué tout à l'heure la pénible nécesité de jeter notre capitaine à la mer. La chose st-elle possible ? On pourrait dire que non, ar elle est contraire à tous les usages de la avigation et même hautement condamnée ar les règlements maritimes. Mais, messieurs, t c'est là que j'attire particulièrement votre ttention, ne sommes-nous pas justement dans ne conjoncture où les règlements maritimes ne sauraient entrer en vigueur ? Ils ont été onçus pour des voyages ordinaires, sur des ners connues, et ceci n'est pas un voyage rdinaire, et cette mer est un mystère tumulueux. Le cas n'était pas prévu. En attendant ue les équipages présents, s'ils retournent en Espagne, soumettent à nos pouvoirs un texte alable pour les navigations hors-boussole, je rétend que notre capitaine, Christophe Colomb, peut être jugé par nous et par nous ondamné. J'ai dit.

Medina. — Messieurs, très honorable assemlée, vous excuserez ma piètre éloquence. Je 'ai pas été élevé à donner mon avis dans ces onditions et, d'ailleurs, je n'ai qu'un mot à ire. Pour l'instant nous voguons, et je ne ache pas que nous soyons morts. Avant que ous prenions une décision, je propose qu'elle oit sagement méditée. Pour nous réconforter ans ce pénible embarras, voici la clef de ma abine : on y trouvera un tonneau de malvoisie que je distribue bien volontiers à l'équipage.

Les Matelots. — Hourrah !

Ils se bousculent et vont chercher le tonneau.

Medina, *à Colomb.* — Monsieur, ceci n'est qu'un répit fort court. Profitez-en pour préparer votre réponse.

Bartélémy. — Christophe, ne cède pas à ces braillards et à ces ivrognes !

Le Lieutenant de La Pinta. — Tu n'as pas la parole, canaille ! *(Il le frappe. On apporte le tonneau. Les marins boivent.)* Approchez doucement, doucement !... *(Il boit.)* Oh ! ma patrie. Merveille des merveilles ! Regarde, Colomb ! Il y a plus de sagesse dans ce vin que dans toutes tes mathématiques. A qui croyais-tu commander ? A des équipages de chiffres et d'algèbres ? Un homme plus un homme égalent deux, plus un homme égalent trois, c'était là toute ta science. Ils se révoltent, tes chiffres ! Ils bousculent tes additions, ils dansent sur ton livre et ils vont te submerger. O la vigne, l'herbe, la colline, le ruisseau et le désespoir d'être ici !

Le Matelot. — Et maintenant, je m'en fous de mourir, j'ai ce qu'il me faut. Viens, ma belle !

Il sort en courant et en brandissant sa gourde pleine sous les rires de l'équipage.

Le Lieutenant de La Pinta. — Allons, trinque avec tes chiffres, trinque ! Tu ne dis rien, tu as peur. C'est effrayant, n'est-ce pas, des chiffres qui se mettent à penser. Que vont-ils faire de toi ? Droite, gauche ? La vie, la mort ? Aujourd'hui, demain ? Capitaine Colomb, vas-tu parler, à la fin ? Parle !

Le Lieutenant de La Nina, *il brandit un poignard.* — Nous n'avons plus peur de toi !

Tous. — Personne n'a plus peur de toi !

Bartélémy. — Christophe, ne cède pas à ces chiens !

Les matelots entourent Colomb. Un temps.

Christophe Colomb. — Hommes, vous m'avez déjà coûté trop de paroles. Je vous demande trois jours pour vous donner un monde, et que Dieu me pardonne cet effort que je fais pour vous.

Tous. — Trois jours ! Trois jours !

Le Lieutenant de La Nina. — Il n'y a rien de loyal dans cette offre. Arrachons le Gênois de la barre et rebroussons chemin !

Le Lieutenant de La Pinta. — Patience, Porfirio ! Capitaine Colomb, nous sommes d'avis de vous donner ces trois jours, mais après ce sera la terre ou vous mourrez. Nous le jurons !

Tous. — Nous le jurons !

Le Lieutenant de La Nina. — Qu'il reste donc à la barre puisqu'il le désire. Quand à celui-ci qui a insulté l'Espagne *(Il poignarde Bartélémy.)* qu'il paie !

Christophe Colomb. — Mon frère !

LE LIEUTENANT DE LA NINA. — Le voilà attaché à son poste pour trois jours lui-aussi, et quiconque lui viendra en aide quel que soit son grade ou son rang, sera puni de mort. C'est mon serment à moi !

CHRISTOPHE COLOMB. — Assassin !

LE LIEUTENANT DE LA NINA. — De quoi te plains-tu ? Tu voulais trois jours, tu les as ! Mais à la barre, capitaine ! A la barre !

TOUS. — A la barre !

Rires.

CHRISTOPHE COLOMB. — J'accepte de renoncer, de changer de cap. Déliez mon frère et soignez sa blessure !

BARTÉLÉMY. — Restez où vous êtes ! Debout à la barre et la barre à l'ouest !

CHRISTOPHE COLOMB. — Mais ils vous ont blessé !

BARTÉLÉMY. — Ils m'ont blessé à mort et ils vous tueront si vous faites un pas vers moi.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il faut que je vous délivre !

BARTÉLÉMY. — Vous me délivrerez quand la terre apparaîtra, c'est notre dernière chance. La barre à l'ouest !

CHRISTOPHE COLOMB. — Je ne peux pas. Il me semble que c'est moi qui te tue !

BARTÉLÉMY. — Faut-il que j'use mes forces à vous convaincre ? La barre à l'ouest, lâche !

CHRISTOPHE COLOMB. — Mon enfant...

BARTÉLÉMY. — Ils ont planté un couteau dans ma chair comme un clou, mais je tiendrai plus de sept heures cloué à ma croix. Vous n'êtes pas plus malheureux que moi sur la vôtre. Tâchez d'y tenir trois jours.

TOUS. — Trois jours !

CHRISTOPHE COLOMB. — Matelots, je jure sur cette croix où vous avez cloué mon frère de vous faire payer le prix de son sang !

LE LIEUTENANT DE LA NINA. — Priez Dieu que la terre arrive et qu'elle vous délivre. J'ai soif !... *(Il entraîne l'équipage vers la sortie.)* Ce navire a cent yeux qui vous regardent et malheur à vous si vous quittez la barre avant trois jours !

TOUS. — Trois jours !

Rires. Ils sortent.

CHRISTOPHE COLOMB. — Mon frère, il me semble que dans ce tumulte, la vigie en a profité pour descendre et que nul ne l'a remplacée là-haut. Veillons ensemble, voulez-vous ? Tournez la tête, et dites-moi ce que vous voyez : quand la terre apparaîtra, elle fera une légère bande grise sur l'océan noir.

BARTÉLÉMY. — Je ne vois rien... la mer et la nuit. Est-il vrai qu'il n'y aura rien d'autre que cette bande de terre grise ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Lorsque nous approcherons de la terre, nous verrons sans doute des fumées, des oiseaux, des bois flottants, d'autres navires à notre rencontre...

BARTÉLÉMY. — Tout cela est bien long, bien long à attendre. Mais vous attendrez, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas ne pas attendre. Et la terre, la terre, la terre ne peut pas ne pas venir avant que je meure.

CHRISTOPHE COLOMB. — Non, mon frère : elle ne peut pas ne pas venir. Je vous en ai fait le serment il y a dix ans et je vous le fais encore ce soir. *(Les deux mains sur la barre :)* Au-delà de la nuit où nous sommes, il y a une étendue de mer pour le temps d'une nuit ou d'un siècle. Un matin ou mille se lèveront sur nous ou sur d'autres, et le royaume de Cathay surgira de l'océan, dans sa splendeur. Les maisons de Cathay sont en ivoire, leurs toits recouverts de tuiles d'or. Des rivières parfumées coulent au milieu des villes, des arbres aux fruits de diamants poussent dans les enclos, et nous irons en palanquin saluer le plus grand roi du monde. M'entendez-vous, mon frère ?

BARTÉLÉMY. — Oui.

Silence.

CHRISTOPHE COLOMB. — Livres, rêveries, chimères ! Il n'y a rien, il y a les hommes ! Ils transforment tout en instruments de supplice. Ils ne savent que planter, planter, dans la chair de l'homme, jusqu'à ce que les chaînes de leur bêtise paralysent l'espoir du monde. Dieu se lassera, je vous le dis, mon frère, Dieu se lassera ! Un jour, les hommes naîtront tous avec des têtes énormes pleines d'eau, et ils passeront leur existence à se faire des courbettes chinoises en admirant la bosse de leurs crânes. Et nous aurons lutté, et nous aurons souffert, et nous serons morts en vain.

BARTÉLÉMY. — Mon frère, je peux bien vous l'avouer à présent ; je vous ai toujours envié et j'ai eu pour vous presque de la haine. Peut-être fut-ce un grand malheur d'être votre frère... Savez-vous ce que m'a dit notre mère, la dernière fois que je l'ai vue, l'an dernier ? J'accourais : mère, c'est moi ! « Ah, c'est toi, Bartélémy... Où est Christophe ? Ne me dis pas que tu es venu seul... » Et plus tard, lorsque j'étais si heureux à Valladolid, auprès de cette jeune fille, une lettre de vous sur l'heure, et je sellai mon cheval. Car vous m'avez tout volé, tout volé. Et plus tard, le roi d'Angleterre m'éclata de rire au visage, et son bouffon me fit la grimace. Et le roi de Sardaigne qui voulait me faire donner des coups de bâton... Et, bien sûr, je ne vous ai jamais rien dit de tout cela : « Suis Christophe ! Obéis à Christophe ! Il est tellement plus fort et plus intelligent que toi. » Oh, j'aurai tant voulu ressembler à mon frère Christophe. Mais quelle place ai-je tenu dans ce monde ? Il n'y a qu'un seul Christophe, et il verra la Terre Promise... Non, ne me répondez pas, laissez-moi ! Je vous hais !

Un temps. Passe le Matelot. Il est ivre et brandit sa gourde de vin.

LE MATELOT. — La Terre est ronde ? Hein,

ignonne ? *(Il boit.)* La terre est ron-on-de, Terre est ron-on-de, la Terre est ron-on-de !

Il sort.

Une voix. — Matelots, il est minuit. Saints la Mer, priez pour le repos de nos âmes !

Christophe Colomb. — Du repos, du repos, n'ont que ce mot à la bouche. Ils passent ur vie à prier afin que leur âme s'en aille paix. O mon Dieu qui nous vois sur cette oix, écartelés entre deux mondes, si mon ne t'est chère, la mienne et celle de cet fant qui meurt dans l'amertume, ne permets s qu'elles se reposent ! Donne-nous des ches plus grandes au-delà de cette vie, afin ie nous ne soyons jamais autres que nous-êmes ! *(Il se penche anxieusement sur la rre.)* Mon frère, mon frère, répondez-moi ! on frère, j'ai besoin de vous encore ! Je vous prie !

Bartélémy, *comme s'il s'éveillait.* — Mon ère, il n'y a pas de royaume de Cathay, ni arbres de diamants, ni de maisons d'ivoire. n'y a qu'un rivage dansant avec de grandes uilles. Vous m'ensevelirez dans le sable, à endroit où la vague vient mourir et vous rirez sur ma tombe : « Ici repose Barté-my Colomb qui s'est enfui de l'ancien onde plein de superstitions et d'iniquités. Il ut mis en croix sur le navire et son sang, outte à goutte, creusa notre chemin dans la er. » Et maintenant jurez-moi de m'obéir. ous ne tirerez pas vengeance de ma mort. ous ne toucherez cette terre neuve qu'avec es mains pures. Mais surtout, je vous rdonne, vous m'entendez ? je vous ordonne e laisser dans la paix de l'innocence les euples que vous trouverez. Ils vous attendent ans un rayon de lumière, malheur à vous si ous leur apportez les crimes et les chaînes u vieux monde, malheur à vos compagnons, alheur à vos navires ! Jurez-moi d'établir le ègne de la liberté et de la justice. Jurez-moi e respecter... O mon frère, pourquoi êtes-vous i loin ? Se peut-il que j'aie tant couru ? utrefois, vous alliez plus vite que moi, le remier, toujours, le plus grand, le plus fort... t voici que je suis arrivé au port, arrivé, ous dis-je, et que c'est moi qui vous attends. ommes-nous à l'aube du troisième jour ? 'entends les oiseaux chanter. Et la voile sur la mer... Vivat ! Vivat ! Ils arrivent ! *(Un cri.)* Mon frère ! Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre Royaume !

Sa tête retombe. Il est mort. Le Matelot surgit du fond du théâtre. Sa main rafle quelque chose dans l'air et il roule jusqu'à l'avant-scène où il demeure un temps pelotonné, écrasé sur le sol, comme un homme foudroyé. Puis il se redresse, et il tend sa main, ébloui.

Le Matelot. — Un oiseau !

Lumière. En une seconde, tout l'équipage est sur le pont.

Tous. — Des oiseaux ! Des milliers d'oiseaux dans le ciel !

Le Chef des Comédiens s'avance sur le proscènium et arrache sa fausse barbe et sa perruque.

Le Chef des Comédiens. — Mesdames et messieurs, nous sommes le mercredi 11 octobre 1492, et nous venons de découvrir le Nouveau Monde. Ouf ! *(A Medina :)* Qu'attendez-vous pour lire votre lettre ?

Medina, *il brise le sceau, et lit la lettre.* — « Au nom du Dieu Tout-Puissant, Nous, Ferdinand IV, roi d'Espagne, déclarons prendre possession de la terre découverte par notre loyal sujet, l'Amiral Christophe Colomb. En foi de quoi, ordonnons que tout ce qui est de cette terre, dessus ou dessous, minerais, végétaux et espèces de chaque règne, fasse immédiatement soumission à notre couronne, ainsi que Dieu l'a voulu. Et ordonnons que nos nouveaux sujets, hommes, femmes et enfants, soient éduqués dans notre religion, nos lois et nos coutumes. Et laissant à nos troupes fidèles le soin d'assurer la police, affirmons par la présente notre Pouvoir à jamais sur cette partie de l'Univers. »

Tous. — Deo gratias !

Tous s'agenouillent, sauf Colomb à la barre et Bartélémy crucifié. Et ils chantent un cantique profond.

MAGNIFICAT
ANIMA MEA
DOMINUM

RIDEAU

ACTE III

TABLEAU I

Une rue de Madrid. Entrent le Matelot et la mère de Colomb.

LE MATELOT. — Vous avez bien fait de vous confier à moi, ma bonne dame, et pour sûr que vous n'en auriez pas trouvé un autre comme moi pour vous indiquer le chemin. Si je connais Madrid ? Mais, madame, comme mes poches, tout simplement. Et pas seulement Madrid, la terre entière. Tenez, demandez-moi où sont les Indes, à droite ou à gauche, je vous y mène les yeux fermés. Quant au capitaine Colomb, je l'ai vu naître. Dès que j'ai vu ce petit-là...

LA MÈRE. — Je suis Assunta Colomb, la mère de l'Amiral.

LE MATELOT. — Ah, parfait ! Permettez-moi de me présenter : Pepe Domingo, le premier matelot enrôlé pour les Indes. Et volontaire, madame, le seul volontaire. Je ne sais pas si vous vous rendez compte.

LA MÈRE. — Approche-toi, matelot, que je regarde de plus près celui qui a cru en mon fils.

Elle lui caresse le visage.

LE MATELOT. — Oh, madame, je n'ai pas eu grand mérite. C'est le hasard qu'a voulu, autant dire. Voilà qu'un soir je le rencontre vot'gars. « Hé, matelot, qu'i m'fait, à ton avis, la Terre est-elle plate ou est-elle ronde ? Hé, que je lui réponds, elle est ronde, voyons. Eh bien, matelot, qu'i m'fait, t'es plus intelligent que tous les rois et savants de ce bas monde. — Oh, que j'lui réponds, c'est pas bien malin, y a qu'à réfléchir un petit peu. » Le diable m'emporte si je mens. Alors, là-dessus, comme personne voulait nous croire parce que c'bas monde était plongé dans l'erreur, a bien fallu qu'on s'embarque pour leur prouver qu'on avait raison, et c'est comme ça qu'on est partis tous les deux, vot'gars et moi.

LA MÈRE. — Ecoute les cloches, comme elles sonnent clair, aujourd'hui. Ne me quitte plus : conduis-moi au palais, pour assister à la fête du retour des navires, lorsque la Reine décernera le collier d'or à mon fils. *(Elle soupire.)* Mon Dieu, pauvre Reine, j'ai bien peur qu'elle n'ait pas ma chance et ne voit pas ses enfants grandir. Toutes les prières du Royaume ne l'ont pas guérie de son mal. J'ai prié pour elle autant que pour mon fils, mais Dieu n'ouvre qu'une main à la fois.

LE MATELOT. — Hélas, madame, le cap'taine Bartélémy n'est plus là pour vous tenir compagnie en ce beau jour.

LA MÈRE. — Qu'en sais-tu, matelot ? Les enfants vivent en nous bien avant de naître et ils ne s'en vont pas si vite quand on les croit morts.

LE MATELOT. — Madame Mère de notre cap'taine, j'ai point l'orgueil de remplacer vot'gars, mais avec votre permission, c'est moi qui resterai à côté de vous pendant la cérémonie.

Ils sortent.

TABLEAU II

La cabine d'un navire. En scène, deux officiers et un esclave occupé à une besogne.

PREMIER OFFICIER. — C'était l'idée de l'Amiral : nous obliger à repartir comme cela, les mains vides, avec deux ou trois malheureuses pierrailles dans un sac et un papegeai sur l'épaule. Heureusement, M. le Trésorier-général était là, au nom de Sa Majesté, et muni de pleins pouvoirs grâce à sa Lettre. Si tu avais entendu l'algarade ! « Où sont vos palais d'ivoire ? Où sont vos arbres de diamant ? » L'Amiral ne pipait mot. C'est alors que M. le chevalier Medina est entré dans le vif du sujet. « Puisqu'en fait de richesses, ce pays ne produit guère que des hommes et des femmes, eh bien, c'est simple, embarquons-les ». Tu comprends, il pensait au frêt du retour, M. le Trésorier-général. C'est normal. A présent, combien ?

DEUXIÈME OFFICIER. — Combien, quoi ?

PREMIER OFFICIER. — Ne fais pas le naïf. Quand la caravelle de Cadix nous a croisés avant-hier, au large des Açores, je t'ai bien vu lui envoyer des signaux. Quelle cote à la Bourse de Madrid ?

DEUXIÈME OFFICIER. — Ah, c'est bien toi ! Méfiant comme un Juif ! Tu ne peux pas repérer des signaux d'un bord à l'autre sans imaginer que nous trafiquons du prix des Indiens. Mon cher, figure-toi qu'il s'agissait de bien autre chose : il y avait à bord de cette caravelle un mien ami qui connait la Triana et je lui demandais si elle était toujours la

îtresse du comte de Romanones ou si le it Sidonia l'avait emporté dans ses faveurs. pariait furieusement là-dessus le jour de n départ, et j'en fus bien de deux mille cats.

PREMIER OFFICIER. — C'est étrange. Lorsque us nous sommes embarqués les premiers sur océan, c'est tout juste si les gens ne nous gardaient pas comme des voyageurs qui rtent pour la Lune. A les entendre, on n'avait n vu de pareil depuis Jason et les Argo- utes. Et maintenant, cette mer immense est venue la Gran Via de Madrid. On y échange s saluts comme d'un trottoir à l'autre, des uvelles, des potins, des bouquets. La tra- rsée ne prend jamais plus de trois semaines elle est si paisible que les capitaines passent ir temps dans leur cabine d'honneur, à toyer avec les passagers de marque. aiment, je me demande comment personne s'était engagé plus tôt sur cette route des ers. C'était simple, pourtant ! Il suffisait d'y nser. Mais revenons aux choses sérieuses. n informateur m'a manqué ce mois-ci. mbien, les esclaves ?

DEUXIÈME OFFICIER. — D'après mes derniers nseignements — tu vois que je suis loyal ?

PREMIER OFFICIER. — A charge de revanche : tre Blancs, il faut se soutenir.

DEUXIÈME OFFICIER. — ...Un homme, trois lle maravédis, une femme, deux mille, ceinte, deux mille cinq. A condition qu'ils ient en bon état, naturellement.

PREMIER OFFICIER, *comptant sur ses doigts.* Ça ferait donc dans les soixante mille par ois. Je n'ai pas eu de chance : les quatre eilleurs de mon lot ont crevé pendant le yage.

DEUXIÈME OFFICIER. — C'est comme moi, j'en perdu cinq. Dis-donc, ils étaient baptisés, tiens ?

PREMIER OFFICIER. — Pour qui me prends- ? Je commence toujours par là. A peine chaînés, je les envoie à Fra Téodoro qui fait de bons chrétiens. Et même, je les struis. Je leur apprends la langue. Mes claves, à moi, ils appartiennent à une caté- rie réellement supérieure. La preuve : inito ! *(L'Esclave se lève et s'approche.)* oilà un gaillard, tâte-le ! qui se promenait core tout nu, il y a trois mois, sur son rivage tal. Il cueillait un fruit quand il avait faim, and il avait soif il buvait l'eau des sources, quand il était fatigué, ç'avait beau être en ein midi, il se couchait sur le sable et il nflait, les doigts de pieds en l'air. Un vrai uvage ! Il croyait que nous portions un anteau pour cacher une queue qui nous ndait au derrière, comme les singes. Il oyait que la foudre était prisonnière dans s mousquetons, (çà, je le lui ai laissé croire, vaut mieux). Tiens, il croyait que la Terre ait plate, c'est tout dire. Eh bien, je l'ai essé et ça n'a pas été des plus faciles parce e mon gaillard était à moitié abruti du fait qu'on l'avait séparé de sa tribu. A présent, il sait garder les habits, cirer les souliers, servir à table, et ce n'est pas tout, écoute : Quinito, combien y a-t-il de personnes en Dieu ?

L'ESCLAVE. — Trois, missié.

PREMIER OFFICIER. — Appelle-moi : monsieur l'Officier. Qui sont ?

L'ESCLAVE. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

PREMIER OFFICIER. — Et maintenant, énumère à M. l'Officier les quatre premiers grades dans la Marine.

L'ESCLAVE. — Le capitaine... *(L'Officier le gifle à la volée.)* Le grand-amiral, le vice-amiral, le capitaine-général, le capitaine...

PREMIER OFFICIER. — A la bonne heure. Attrape. *(Il lui lance un biscuit.)* Mon principe est toujours de les récompenser quand ils le méritent. Si je ne vends pas celui-là au prix fort à la duchesse d'Albe, je veux bien être pendu.

DEUXIÈME OFFICIER. — En tout cas, prenons garde. Il est de bon ton en ce moment d'avoir un Indien à son service, mais cette mode-là peut passer, et que deviendrions-nous avec ces cargaisons qui nous resteraient sur les bras ? *(Il s'éponge le front.)* Ohhh... On étouffe, mon cher. Retournons sur le pont boire un verre de Xérès.

PREMIER OFFICIER. — J'allais te le proposer *(A l'Esclave :)* Quinito ! C'est le moment de te distinguer, de montrer toi pas bête, toi malin, comme les Blancs. Je te confie tous les cuivres de ma cabine. Astique, frotte et gare à toi quand je rentrerai. Je veux que ça brille comme un miroir. Et ne casse rien, compris ? *(Il dégaine son épée et l'élève.)* Çà, c'est moi. C'est le signe de mon pouvoir, cette lame. Et ce pommeau en croix, l'emblème de notre Souverain Jésus qui est mort sur elle pour tes péchés. Embrasse-la. *(L'Esclave baise le pommeau de l'épée.)* Et maintenant, si jamais tu casses quelque chose, tiens. *(Il le poursuit et le pique avec le bout de la lame.)* Tiens ! Tiens ! Tiens ! *(L'Esclave pousse un cri de douleur.)* Tu as compris maintenant ? *(Il plante son épée droite, sur le plancher.)* Tout ce qui se passera pendant mon absence, mon épée le verra et tu lui en rendras compte. *(Au deuxième Officier :)* Allons, en route.

L'ESCLAVE, *seul, devant l'épée.* — Arbre de Dieu des Blancs, arbre sacré, arbre sans feuilles. Bâton du Dieu des Blancs qui fait le bien d'un côté et le mal de l'autre, serpent debout que j'ai embrassé et qui m'a mordu. Regarde ! Quinito saigne. Dieu des hommes Blancs qui a tué nos Dieux, prends pitié de l'esclave Quinito et pardonne-lui ce qu'il va faire. *(Il a une corde entre les mains.)* Quinito a tout perdu, Quinito a quitté son pays, Quinito ne veut pas avoir un autre pays. Quinito ne veut pas savoir ce qu'il y a de l'autre côté de la mer. Quinito ne veut pas du monde des hommes Blancs parce qu'ils sont méchants. *(Il renverse l'épée et élève la corde.)* Mais ton pays, à toi, Dieu des Blancs, celui que tu nous

promets, Quinito veut bien. Je ne suis plus Quinito ! Je suis Guanahani ! Guanahani s'en va dans ton pays pour ne plus souffrir.

Il enroule la corde autour de son cou, tandis que le rideau tombe.

TABLEAU III

Le Palais du Roi d'Espagne, à Madrid. Dans la salle d'honneur, le Chef des Comédiens est en train de monter le décor d'un petit théâtre, installé — estrade et rideau — en face du trône royal. Entrent don Alvaro et Medina.

DES VOIX, *en coulisses.* — Vive Christophe Colomb ! Gloire à Christophe Colomb !

DON ALVARO. — Ecoutez ces braillards : Vive Christophe Colomb ! Gloire à Christophe Colomb ! La peste de tous ces imbéciles et de ce peuple en folie qui se donne au premier venu. *(Apercevant le Chef des Comédiens :)* Ah ! voici notre homme à l'ouvrage. Hâte-toi, hâte-toi, et Dieu préserve notre entreprise.

MEDINA. — La situation est-elle si grave ?

DON ALVARO. — Elle est tragique. Trois courriers encore ce matin : trois mauvaises nouvelles. La France saisit nos navires. L'Angleterre arme les siens. Le Portugal déclare nos droits caducs et en appelle à la Chrétienté. Savez-vous qu'à cette heure, l'ambassadeur du Roi Jean est aux pieds du Saint-Père et savez-vous ce qu'il lui réclame ? Le rejet de notre Charte sur les Indes et l'excommunication de la Couronne. Il invoque les motifs que vous devinez : l'esclavage, les exactions naturellement ! Mon cher, tout ce que j'avais prédit est arrivé. Nous nous serons donné tout ce mal pour quelques esclaves, et les autres, les seconds, profiteront de notre effort.

MEDINA. — Il nous faut sauver l'or à tout prix. Il y a de l'or aux Indes, et il nous appartient.

DON ALVARO. — S'il n'était que de le perdre, et de perdre les Indes ! Mais, chevalier, un nuage de haine s'est amassé au-dessus de l'Espagne. L'Europe entière aujourd'hui nous hait et souhaite notre ruine. Déjà, la reconquête sur les Maures et notre unité retrouvée inquiétaient nos voisins. On tolère mal qu'un rival reprenne des forces. Mais voici que dans le même temps nous nous bâtissons un Empire: c'est trop. Laissons-les faire, ces bons voisins, et avant un an nous aurons la guerre. Le Pape nous sommera de rendre les Indes et nous refuserons. Il autorisera cette ligue. Nous nous battrons sur tous les fronts, nous serons vaincus, appauvris, déshonorés et ce qui était notre moyen d'enrichissement deviendra la raison de notre faillite. Où es-tu, nation paisible et prospère dont je rêvais ? Où est le Royaume de Dieu prôné par notre Archevêque ?

MEDINA. — Ils sont l'un et l'autre dans l'industrie de ce coquin, je suppose. *(Il désigne du regard le Chef des Comédiens.)* A-t-il tout prévu pour frapper les imaginations superstitieuses ? Il faut que l'action de tout à l'heure soit rapide et sanglante comme une hache.

DON ALVARO. — Tout est prêt. Nous ne laisserons pas au Gênois le temps de parer le coup.

MEDINA. — Alors, j'ai bon espoir ; rien ne désarme autant que l'injustice. Celui qu'elle accable perd son temps à chercher une raison à cette déraison. Il essaie de comprendre, il est perdu.

DON ALVARO. — En outre, le plus juste des hommes a bien toujours quelques menues injustices à se reprocher, ce qui ajoute au temps de sa réflexion. *(Sourire de Medina.)* Pourquoi souriez-vous ? La conjoncture est-elle risible ? L'honneur de la Couronne est-il une plaisanterie d'almanach ? Reconnaissez que des fautes ont été commises et que Sa Sainteté nous obligera d'en convenir. Commises par qui ? Par vous ? Par moi ? Par Sa Majesté, peut-être ? Sûrement non : par ce aventurier, cet étranger, cet Italien cupide et brutal. Pour garder les Indes et laver l'Espagne de toutes souillures, pour prévenir la colère pontificale et la guerre qui vient, nous arracherons ce parasite qui s'est fixé sur notre propre corps. Nous reconnaîtrons les faits qu'on nous reproche, hardiment, publiquement et nous en accuserons le sieur Colomb, de manière éclatante, aux yeux de l'univers, en le jetant à bas de son piédestal le jour même de son triomphe. Qui donc alors osera soutenir que nous sommes de mauvaise foi et indigne de conserver les Indes ? Telle est notre dernière chance, et l'on n'a pas toujours un métèque sous la main. Relisez la parabole des démons et des pourceaux. *(Entre l'Archevêque.)* Mgr l'Archevêque vient à propos vous la rappeler.

L'ARCHEVÊQUE. — L'Evangile, messieurs ? Il vous suffit de savoir que je suis de votre complot.

Fanfare.

DON ALVARO. — Ecoutez les fanfares : la cérémonie va commencer. Allons donner à cette comédie le dénouement qui lui convient.

Fanfare. Entre la Cour. Sont maintenant en scène : le Roi, la Reine, l'Infante, don Alvaro, le chevalier Medina, l'Archevêque, la mère de Christophe Colomb, le Matelot, officiers, soldats et gardes. Le Roi prend place devant son trône, la Reine devant le sien, avec une démarche presque somnambulique à force de souffrances inexprimées.

LE ROI. — Qu'on ouvre les portes toutes grandes ! Qu'on abatte le mur comme on fit à Troie pour le Palladium ! Il nous est revenu l'homme qui a donné un monde à l'Espagne. Que l'écho puissant répète son nom à tous les horizons de notre Empire !

CRIS. — Vivat !

Fanfare. Entre Christophe Colomb, portant une couronne d'or.

CHRISTOPHE COLOMB. — Illustre Prince, et
us, héroïque princesse, souffrez que j'em-
asse vos genoux. Il y un an votre bonté me
don d'une caravelle et je vous apporte la
ıronne des Indes que je dédie à l'avenir de
re Royaume.

Il tend la couronne d'or à la petite Infante. Fanfare.

LE ROI. — Relevez-vous, nouvel Alexandre
is grand que le premier ! Car lui passa sa
à conquérir une partie du monde connue
son temps et vous, Christophe, vous avez
nquis en un an un nouveau monde tout
tier. Non, messire l'Amiral, il n'y a pas un
mme dans l'antiquité que l'on puisse
mparer à vous : vous les surpassez tous.
'il est beau, qu'il est glorieux d'avoir donné
continent à l'Espagne et à Dieu toutes ces
es ! Mais, Christophe, j'ose dire que votre
m vous destinait à cet exploit. O Porte-
rist ! Comme le saint de votre baptême,
us avez fait traverser les mers immenses aux
turels de ces mondes lointains en les portant
vos puissantes épaules. Je reçois de votre
ain ce don que vous m'offrez, le plus grand
'un homme ait jamais offert à un roi. Je ne
s que vous rendre en retour. Mais pour
ayer de m'acquitter ou plutôt pour vous
noigner ma reconnaissance, je vous nomme
c de Beraguès, Grand-Amiral de la Mer, et
us aurez pour armes deux châteaux et deux
ns, pour le Léon et la Castille.

TOUS. — Vivat !

Fanfare.

LA REINE. — Noble et loyal sujet, toi qui as
nné vie au rêve d'une Reine, voici le collier
Grand Saint-Jacques. Il n'était qu'un
acelet d'or lorsque nos mains le fermèrent
r lui-même, objet rond et parfait comme la
rre née de ton esprit, à l'heure où Madrid
nit à Grenade. Mais tu es venu et tu lui as
uté ce rang de perles mémorables, les Iles
couvertes par ton génie. Tu sauras aussi qu'il
fait de tous les jours et de toutes les heures
je t'ai attendu. Lorsqu'il plut à Dieu de me
pper, le jour même de ton départ, je ne lui
mandai qu'une grâce : vivre assez pour voir
retour. Ainsi ce collier fut-il comme un
apelet dans ma main et chacune de ses perles
se le poids de mes prières. Pour moi qu'un
ffle léger retient seul sur cette terre brassée
r tes ouragans, je te donne ce collier et je
dis : reçois le donc, et porte-le à jamais en
émoire d'Isabelle.

LE ROI. — Et maintenant, Christophe
lomb, viens prendre place avec nous près de
Trône afin d'y recevoir l'hommage de toute
tre Cour. Mais auparavant, que les cœurs
yonnent et que les yeux s'émerveillent ! Ils
nt trop peu nombreux encore, ceux qui ont abordé aux rivages inconnus. Que la fête commence donc et qu'on nous montre les prodiges du Nouveau Monde !

A droite, un rideau rouge s'illumine. Et soudain, toute la Cour est pareille à une assemblée de spectateurs au théâtre.

LE CHEF DES COMÉDIENS, *il paraît sur l'estrade.* — Majestés, Princes et Princesses, Seigneurs et Dames, nous avons l'honneur de vous présenter les Prodiges de la Découverte du Nouveau Monde par l'amiral Christophe Colomb. *(Il salue et frappe les trois coups.)* « Au commencement de tout, les Indes reposaient ignorées dans le sein de l'Univers et nul n'avait encore traversé les mers, sauf en rêve. »

Le rideau se lève. La scène représente un rivage des Indes. Une jeune Indienne est assise et chante. Puis elle danse, et tout son être exprime la liberté et la joie de vivre. Soudain coup de tonnerre. L'Indienne, effrayée, feint de se cacher.

LE CHEF DES COMÉDIENS. — « Arrivée des hommes blancs sur les rivages du Nouveau Monde ».

Un moine franciscain portant contre sa poitrine une petite croix de bois noire paraît sur le petit théâtre. Il appelle l'Indienne qui, d'abord, refuse de venir. Il l'adjure silencieusement en lui montrant la croix. L'Indienne quitte peu à peu sa frayeur et s'approche de lui. Le prêtre tend la croix à l'Indienne. Elle s'agenouille et baise la croix. Musique. Le rideau tombe.

LA REINE. — Voilà un charmant spectacle et cette jeune Indienne est fort jolie.

LE ROI. — Avez-vous remarqué avec quelle grâce elle a reçu la croix des mains de ce bon prêtre ?

LE CHEF DES COMÉDIENS. — Majestés, Seigneurs et Dames, le spectacle continue.

Il frappe les trois coups et le rideau se lève de nouveau. L'Indienne est d'abord seule en scène. Elle contemple avec ravissement la croix que le moine lui a donnée, elle la baise et lui fait un collier de fleurs. Coup de tonnerre : un nouveau personnage apparaît : le moine est devenu un guerrier espagnol à la mine farouche, qui fait claquer un fouet. Scène muette : il veut séduire l'Indienne, elle résiste, appelle au secours. Il la fouette. Elle tombe à genoux en joignant les mains. Il la tue d'un coup de poignard. Le rideau tombe au milieu des cris du public.

LE ROI, *se levant.* — Qui est l'auteur de cette mascarade ?

DON ALVARO. — Moi, sire, et le sujet en est l'honneur de l'Espagne. Et le spectacle que

vous venez de voir est celui que nous offrons à l'univers pour notre douleur et notre honte.

MEDINA. — Moi, sire, et voici ma tête que je mets en jeu. Mais le spectacle n'est pas fini, et ce qui va suivre n'est plus du Théâtre. Qu'elle paraisse, l'esclave de Colomb, et qu'elle montre ses chaînes !

L'Indienne soulève le rideau, descend du petit théâtre et s'agenouille devant le Roi, les mains enchaînées.

DON ALVARO. — Au nom du peuple espagnol, j'assigne au Tribunal de Votre Majesté l'amiral Christophe Colomb coupable d'avoir déshonoré notre pays par ses forfaits et par ses crimes !

MEDINA. — Au nom du peuple indien, j'accuse le sieur Colomb de dol, de meurtre, de violences et de pillages !

L'ARCHEVÊQUE. — Au nom de l'Eglise Catholique et Romaine, j'accuse Christophe Colomb d'avoir forgé les chaînes de l'esclavage, contrairement à la Loi du Christ !

CHRISTOPHE COLOMB. — Sire !

LE ROI. — Impudents ! Calomniateurs ! Votre tête, oui ! si vous parlez sans preuves !

DON ALVARO. — Sire, voici nos preuves. Voici le récit des crimes de Christophe Colomb.

Le Chef des Comédiens s'avance à son tour et déroule un manuscrit.

LE CHEF DES COMÉDIENS. — « Nous, officiers de la Flotte espagnole et Seigneurs des Indes Orientales par la grâce du Roi, accusons le sieur Christophe Colomb d'assassinat sur la personne de notre camarade Ramon Esteban Porfirio ; l'accusons de l'avoir, de son propre chef et sans jugement aucun devant ses pairs ou autres, et en l'absence de toute juridiction rituelle et compétente, condamné à mort et décrété de pendaison, supplice infâme. L'accusons d'avoir hâté ladite exécution une journée à peine après notre arrivée dans le Nouveau Monde et d'y avoir personnellement assisté. Nous accusons le sieur Colomb de négligence criminelle pour avoir laissé périr de faim et de soif six gentilshommes dont les noms suivent, abandonnés sur son ordre dans l'Ile de la Trinité : don Inigo Sandral, don Luis de Mandevil, don Antonio Torres, don Luis de Santangel, don Pedro Cristobal et don Santiago Penafuente. Nous l'accusons de meurtre sur la personne de don Principio Valdès y Leal, conseiller maritime et chevalier de Saint-Jacques, poignardé par traîtrise dans la forêt de la Navidad le soir du 18 mai 1493, alors qu'il revenait au camp après une visite de paix aux populations de l'intérieur. Nous l'accusons d'avoir laissé don Valdès y Leal agoniser pendant huit heures, sans soins ni confession, aux portes mêmes de sa tente, devant l'étendard de Sa Majesté... »

CHRISTOPHE COLOMB. — Sire, tout cela est faux ! Il n'y a pas un mot de vrai dans ces contes !

DON ALVARO. — Faut-il que les morts se lèvent pour t'accuser ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Valdès avait trahi et voulait se faire roi des Indes ! Les six martyrs de la Trinité étaient six volontaires restés contre mon gré dans l'île ! Quant à Esteban Porfirio, je l'ai fait pendre, soit ! Il avait assassiné mon frère, d'un coup de poignard, traîtreusement et lâchement, sans lui donner le pouvoir de se défendre !

LE CHEF DES COMÉDIENS, *poursuivant.* — « Nous, Canibao et Matuhati, grands caciques des Indes Orientales, accusons Christophe Colomb auprès de notre Seigneur et Soleil le grand roi d'Espagne, au-delà de la mer. L'accusons de violences et de corruption à l'égard de notre peuple. L'accusons d'avoir arrêté et déporté plus de trois mille de nos sujets, tant hommes que femmes et enfants... »

CHRISTOPHE COLOMB. — Pas moi ! Pas moi !

LE CHEF DES COMÉDIENS. — « ...afin de les emmener sur la mer et les vendre dans son pays. L'accusons d'avoir souillé et livré aux hommes de son équipage les filles de notre sang royal... »

CHRISTOPHE COLOMB, *il arrache le papier de ses mains.* — Te tairas-tu, imposteur !

DON ALVARO. — Il a peur de la vérité !

MEDINA. — Il est accablé par ces témoignages !

L'ARCHEVÊQUE. — Sire, laisserez-vous ainsi arracher de mes mains le message que je dois vous lire ?

LE ROI. — Quel message ? Monseigneur, vous n'étiez point du voyage et n'en savez aucune nouvelle.

L'ARCHEVÊQUE. — Ceci est un message de S. S. Alexandre VI, successeur de Saint Pierre sur le Trône de Rome. *(Silence brusque.)* « Mon fils, Nous vous écrivons dans l'affliction tout pénétré encore de douleur paternelle après les récits véridiques qui nous sont parvenus du Nouveau Monde. Ces récits nous ont été confirmés par Notre fils bien-aimé, le roi Jean de Portugal, auquel nous avons accordé un premier privilège sur toutes les terres découvertes et à découvrir *in partibus Africae Guineae et Minerae auri.* Nous vous mandons par la présente de signifier à son frère en Dieu, le roi Ferdinand d'Espagne, qu'il ait à se justifier devant Nous de ces accusations faute de quoi il agirait à notre grand déplaisir. Et comme il est vrai que tout Royaume ne peut être reçu que de la main de Dieu, lui enjoignons de faire pénitence et justice sur tous les coupables de ces méfaits, quel que soit leur rang ou leur crédit, afin de mériter celui des Indes Orientales que la Providence lui a confié. Et cependant prions pour qu'il ait repentir des actions commises et se montre digne de régner, avec Notre bienveillant assentiment, sur toutes les terres de son nouvel Empire ».

LE ROI. — O dérision ! Le Portugais, faiseur de morales !

L'Archevêque. — Sire, le coupable n'est-il s désigné dans cette lettre ? Avant longtemps, homme que voici sera excommunié. lheur aux princes qu'il entraînera dans sa ute !

Don Alvaro. — Et voici pourquoi il sied e sa chute soit éclatante et qu'il s'ensevelisse ns un gouffre aux yeux étonnés de l'univers ! voici pourquoi nous avons choisi le jour de n triomphe afin qu'il soit aussi celui de sa chéance. Ah ! Sire, sire, le temps presse, le rtugais n'attend qu'un signe de Rome pour mparer de nos richesses. Qu'un exemple onnant assure votre conquête, sinon l'Europe tière se ligue contre nous.

Medina. — Qu'il soit dit : l'injustice, même uverte d'honneurs, ne peut respirer plus un jour sous le ciel espagnol.

Don Alvaro. — Sera-ce une injustice ? Nous avions pas besoin d'un Gênois pour découvrir s Indes !

Medina. — J'en porte témoignage : mille de s braves officiers l'auraient pu faire ; et var et Diaz, et Sidonia, noms illustres à qui tte gloire seule a été refusée. Au reste, que mpte l'homme en pareille aventure ? J'étais r la *Santa-Maria* et n'en réclame point honneurs. Ce n'est pas un homme qui a couvert les Indes, c'est le pavillon de Votre ajesté : hélas, c'est le pavillon de Votre ajesté qui portera les souillures dont cet mme est responsable.

Don Alvaro. — Medina a raison : la gloire un étranger répand son ombre sur la Maison Castille.

Medina. — Sire, nous vous en supplions à noux : considérez l'honneur de votre oyaume, effacez le nom de cet homme. onnez-lui de l'argent, il n'en demande pas vantage. Et qu'il s'en aille finir ses jours ns son pays, prospère et oublié.

Un temps.

Le Roi, *à Colomb.* — Parle, maintenant. Mes eilles sont fatiguées de ce vain bruit.

Don Alvaro. — Sire, si vous accordez que t étranger subtil se défende...

Le Roi. — Il n'a pas à se défendre, mais à nfondre ses accusateurs. Y perdrais-je les des et la paix de mon Royaume, il ne sera s dit qu'un homme m'a donné un monde et e j'ai cédé le même jour à l'ingratitude.

Christophe Colomb s'avance lentement au milieu de la scène.

Christophe Colomb. — Grand Roi, j'userai u de la parole que vous me rendez, et vous, tits hommes, ne craignez rien de ma défense. n'ai plus nulle envie d'être l'avocat de moi-ême et je ne daigne répondre aux bavardages r un autre bavardage. Les mots que je viens entendre ont fait en moi une lumière qui ne ssombrira plus.

Sire, il y a quelques mois, à l'heure où mon vire fendait les flots vers sa conquête, je bis une pareille tempête et l'affrontai seul à la barre. Qu'on sache seulement ceci : notre voyage s'effectua sur une mer calme. Il n'y eut pas un seul vent contraire, pas une seule colère de l'océan contre nous. Ainsi, dans l'aventure sans exemple où j'étais lancé, les éléments ne cessèrent de m'être favorables tandis que les hommes m'assaillaient de toutes parts. Sire, ceci est une loi aussi évidente que les plus nobles mathématiques : quand un homme se lève pour accomplir de grandes choses, ce ne sont jamais les éléments mais toujours les autres hommes qui se dressent contre lui. Les éléments respectent les œuvres grandioses et les hommes les découragent. L'homme a vaincu le feu, le fer, la tempête, la maladie, le mystère et la peur, mais il ne saurait vaincre l'homme. Et comment nous défendrions-nous contre lui, puisqu'il transforme nos victoires en défaites ? Au sein le plus profond de la mer, j'ai lancé un filet immense à pêcher les empires. Les hommes ont accroché à ses mailles l'injustice et la haine. Est-ce ma faute si ce sont des monstres que je ramène au jour ? *(Il se tourne vers le Roi.)* Sire, j'ai vécu familier avec l'Elémentaire : ne me demandez pas maintenant de descendre jusqu'aux hommes. Je ne suis pas de leur race et leurs petits chefs-d'œuvre quotidiens m'importunent. Il fallait bien que je sois d'un autre monde pour découvrir un monde nouveau, renvoyez-moi donc d'où je viens. Je n'ai nulle carrière à faire ici et nulle qualité pour y réussir. Je n'ai ni la ruse, ni la patience, ni l'habileté, ni la prudence, ni la cautèle qui conduisent aux grands emplois, je ne possède aucune boussole pour me diriger dans les palais et dans les villes. Je n'arriverai jamais à rien, sauf à des rivages inconnus. Et pardessus tout, sire, je n'ai plus envie d'arriver nulle part. Pareil au roi de légende qui enfouit son secret dans le sable, j'ai enfoui le mien dans la mer profonde qui s'est refermée sur lui : Dieu l'ira chercher sous ces eaux tumultueuses. Quant à moi, je sais qui je suis et il suffit que Colomb rende justice à Colomb. Voici mes titres, mon blason et mes médailles, donnez-les à qui les mendie.

Le Roi. — Malheureux, tu nous fais offense. Mépriserais-tu ce qu'un roi t'a donné ?

Don Alvaro. — Ah, sire, vous le voyez, l'orgueil !

L'Archevêque. — Le démoniaque orgueil !

Le Roi. — Que veux-tu donc, enfin ?

Christophe Colomb. — Je veux un présent que personne ne me disputera jamais. Sire, je vous demande de m'accorder tout ce qui fait peur aux hommes, la solitude et le silence. Je vous demande de me récompenser en me rendant à cet état où je me trouvais sur mon navire, lorsque la colère des hommes aboyait à mes jambes et que mon front baignait dans le calme de la nuit. C'est l'état de la mort, lorsque sont enfin effacées les petites gens et les petites choses. Sire, donnez-moi une tombe à ma mesure.

LA REINE. — Une tombe, oui, pour cet homme, et une tombe pour moi qui ai trop vécu ! Tel était donc le nom de ce mal qui fondit sur moi au départ des caravelles ! Et tel, le secret que l'Esprit me souffla au visage, à Grenade ! Au-delà, oui, au-delà et plus loin encore ! Plus loin toujours, et au-delà ! Dieu réclame de nous un effort à briser notre vie, mais le Royaume du Ciel est le seul où nous aborderons jamais. O terre empoisonnée qui s'attache encore à mes pas, terre de faillite aux horizons bornés, ô dégoût de vivre et d'attendre !

Elle défaille. On la soutient. Tumulte.

DES VOIX. — La Reine se meurt ! A l'aide ! Un médecin ! L'étranger nous a porté malheur !

Mouvements contradictoires. Le Roi et quelques seigneurs entraînent la Reine vers ses appartements.

LE MATELOT, *à Colomb.* — Cap'tain, il faut vous défendre !

CHRISTOPHE COLOMB. — Mon procès n'est pas d'ici ni d'aujourd'hui.

DON ALVARO, *à Medina.* — Venez. Dans le trouble ou est plongé le Roi, nous avons encore notre mot à dire. Cet homme s'est perdu lui-même en refusant les présents royaux. *(A l'Archevêque :)* C'est étrange, n'est-ce pas, monseigneur ? Un roi pardonne tout, sauf qu'on se montre plus généreux que lui. Je trouve ce Colomb fort bon d'être venu à notre secours.

L'ARCHEVÊQUE. — Encore des plaisanteries... Messieurs, dans la conspiration où nous sommes pour perdre un innocent, je suis le seul ici qui souffrira de Colomb. Il importe que l'Espagne chrétienne demeure un exemple, aussi l'ai-je accusé avec vous, mais c'est par moi seul qu'il sera sauvé. Songez-y : pour cette injustice terrestre où je l'ai plongé, je paierai le prix de toutes ses fautes devant la justice de Dieu. Colomb a gagné un monde, je perds le Royaume du Ciel. Ah, j'aurais du mourir plus tôt.

Ils sortent. En scène, Colomb, sa mère, le Matelot et l'Indienne, accroupie. Les personnages viennent se ranger autour de Colomb tandis que décroît la lumière du théâtre.

LA MÈRE. — Ne crains rien, mon enfant. La porte est bien fermée, les volets sont clos et personne ne viendra nous déranger. *(Elle désigne le Matelot.)* Regarde qui est là.

CHRISTOPHE COLOMB. — Matelot, je te reconnais : tu t'embarquas le premier à mon bord, et tu le fis parce que tu étais ivre. Oh, rassure-toi, ce n'est pas un reproche. Moi aussi, j'étais ivre, puisque je suis parti.

LE MATELOT. — Cap'tain, voulez-vous que je vous dise une bonne chose ? Les gens ont le malheur de ne pas s'enivrer assez. Alors, ils se figurent qu'ils vont droit, mais le vrai est qu'ils vont de travers. Cap'tain, faudra écrire ça jour, en lettres d'or, pour l'apprendre aux g qui viendront après nous : le Nouveau Mo n'a pas été découvert par des gens convenab il a été découvert par des aventuriers, forçats et des soulots.

CHRISTOPHE COLOMB. — Il a été découv matelot, et c'est seulement ce qui impo Mais que fais-tu ici ? Il n'est pas bon que demeures près de moi. La gratitude d'un se lasse vite. Ne compromets pas ton av cement en me restant fidèle.

LE MATELOT. — Cap'tain, ce n'est pas grade qui fait le marin, c'est le voyage. D mon métier, on ne court pas après les galo vous savez. Tout ce qu'on demande, c'est vivre selon son cœur et faire son chemin mer.

CHRISTOPHE COLOMB. — Mais quelle nouve pourrais-je encore t'apprendre ? Le Nouve Monde existe, tu le sais, tu l'as découvert av moi.

LE MATELOT. — Cap'tain, pendant semaines et des mois j'ai fréquenté une jeu fille sans savoir si je lui plaisais en reto Et puis, elle me l'a dit, et, depuis, chaq matin, je me réveille en me répétant qu'e m'aime. Et chaque matin que Dieu voudra, me réveillerai en me demandant si la Te est ronde. Oui ou non ? Et je me répondr oui, et je rirai tout seul.

LA MÈRE. — Ecoute-le : rien ne s'est pas rien n'est arrivé, nous sommes toujours Gênes. *(Entre Bartélémy.)* Un soir com celui-ci, voyant de la lumière dans ta chamb je montai et te trouvai accroupi sur le planch un grand livre sur tes genoux. Et ton fr était là aussi, et en m'apercevant, il mit doigt sur ses lèvres.

BARTÉLÉMY. — Tu n'as tenu ni tes sermen ni tes promesses. Tu as répondu à ma mort p la mort, au crime par le crime. Là où je su et d'où je te parle, après la mort et avant naissance, il est une Balance inexorable mouvement sans fin : le juste injusteme frappé, devient injuste à son tour. Une se goutte de sang sur le sol du Nouveau Mon a fait naître des millions d'esclaves et martyrs. Sur la plage infertile où je repose, mal danse comme les flammes vertes marécages. Tout est pourri, tout se dessèc Christophe, la faute t'appartient, à toi, qui aimé ton œuvre plus que les hommes. *(U plainte en coulisses.)* La Reine vient de mour Tu la rejoindras bientôt dans ce monde q nul ne découvre de son vivant et où il n'y plus ni Bien ni Mal. Mais auparavant, tu devr payer.

Entre l'Imagination.

L'IMAGINATION. — Me reconnais-tu ma tenant, Christophe Colomb ?

CHRISTOPHE COLOMB. — Je ne te voyais p toujours et pourtant, je le sais maintenant, ne m'as jamais quitté. Tu étais avec moi l'avant du navire.

L'IMAGINATION. — Christophe, souviens-toi de tes propres paroles : « Lorsque le rêve d'un homme est assez vaste pour tenter Dieu, Dieu permet qu'il prenne corps et vie ». Je n'ai d'autre existence que celle que tu m'as donnée. Je suis ton rêve. Je resterai près de toi jusqu'à ton dernier souffle.

BARTÉLÉMY. — Mon frère, le Temps nous a touchés de son doigt magicien. Revenons aux heures d'enfance où le rêve était beau. Ouvre le livre.

LE MATELOT. — Ouvrez le livre, mon capitaine !

Christophe Colomb acquiesce et fait le geste d'ouvrir un livre invisible. Et toutes leurs lèvres remuent tandis que l'Imagination parle.

L'IMAGINATION. — « Il viendra un temps dans les longues années du monde où la Mer Océane relâchera les liens qui retiennent ensemble les choses, et une grande partie de la Terre s'ouvrira et un nouveau marin, comme celui qui fut le guide de Jason et dont le nom était Typhis découvrira un nouveau monde, et alors Thulé ne sera plus la dernière des terres. Au-delà de la grande mer se trouve la terre sans nom gardée par l'ange de l'Eden. La myrrhe et la cinnamone poussent dans ses prairies. C'est là qu'on trouve la pierre Abeistos, laquelle, une fois allumée, ne s'éteint jamais. C'est là qu'on voit l'oiseau Phénix et de longs serpents paresseux couverts de plumes éblouissantes... »

Pendant qu'elle parlait, tous les personnages ont disparu un à un à l'exception de Colomb et de l'Indienne.

CHRISTOPHE COLOMB, *désignant l'Indienne.* — O mon âme, ils sont tous partis, sauf elle. Pourquoi est-elle restée ? *(Silencieusement l'Imagination lui montre les chaînes.)* C'est juste. Boabdil, roi de Grenade, je t'ai rencontré au début de mon aventure, et je te retrouve à la fin. Je vais donc te rejoindre, au-delà des fers et des prisons. *(L'Imagination délivre l'Indienne de ses fers et en attache les mains de Colomb.)* Et pardonne-moi, petite Indienne, si le mal est la science unique des hommes. *(A l'Imagination :)* Qu'attendons-nous, mon âme ? Qui peut encore nous visiter ? *(Entre un geôlier encapuchonné.)* Ah, je vois que le Roi accède enfin à mes désirs. Adieu, prison du monde éternellement trop petit. En route, en route, mon âme, pour le grand voyage immobile !

Sortent Colomb et l'Imagination, enlacés comme de jeunes époux. Au moment où il va franchir la porte à son tour, le geôlier s'arrête, fait volte-face, traverse le théâtre et se présente à l'avant-scène. Il soulève son capuchon et l'on reconnaît, une dernière fois, le Chef des Comédiens.

LE CHEF DES COMÉDIENS. — Habitants de la ville de Paris, ainsi s'achève LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE. Disparaissez, personnages ordinaires et extraordinaires ! Et maintenant que chacun rentre chez soi en emportant à son gré ce qu'il est venu chercher ici, mais avant tout la vérité sous nos défroques et sous nos masques. Car le Théâtre est Illusion, c'est-à-dire le contraire du Mensonge.

RIDEAU

Le Lieutenant Colomb

Bartélémy

6 LE LIEUTENANT DE LA PINTA. — *Trois jours ! Et après ces trois jours, ce sera la terre, ou vous mourrez !* (ACTE II.)

7 BARTÉLÉMY. — *Mon frère, il n'y a pas de royaume de Cathay, ni d'arbres de diamants, ni de maisons d'ivoire...* (ACTE II.)

8 CHRISTOPHE COLOMB. — *O mon Dieu qui nous voit sur cette croix, écartelés entre deux mondes, si mon âme t'est chère, la mienne et celle de cet enfant qui meurt dans l'amertume, ne permets pas qu'elles se reposent...* (ACTE II.)

9 LE CHEF DES COMÉDIENS. — *Au commencement de tout, les Indes reposaient ignorées dans le sein de l'univers...* (ACTE III.)

10 LA MÈRE. — *Ne crains rien, mon enfant. Nous sommes toujours à Gênes...* (ACTE III.)

Christophe Colomb

(Photographies France-Illustration - H. Parnotte)

L'Indienne Le Chef des Comédiens

Le Matelot Colomb La Mère

"LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE"

DEVANT LA CRITIQUE

LA *Découverte du Nouveau Monde* a toutes les qualités et certains des défauts que l'on a coutume de trouver dans celles des premières pièces qui promettent le plus.

A Lope de Vega, M. Morvan Lebesque n'a guère emprunté que le titre d'une pièce écrite en 1603 à la gloire de Christophe Colomb. Quant aux dialogues, à l'agencement des scènes et au déroulement de l'action, il en revendique pleinement la paternité ; ce qui nous donne le droit de traiter exactement comme une première pièce une œuvre si vaguement inspirée d'un lointain prédécesseur.

Le thème de l'œuvre est plein de grandeur et je m'empresse de dire que l'allure générale de la pièce en justifie l'ambition. Christophe Colomb est l'homme pour qui l'action est exactement la sœur du rêve. Il est rêveur, mais comme le jeune Bonaparte était rêveur. Il est le contraire de l'idéologue ; il ne tient pas à démontrer théoriquement une vérité : il sait la vérité et n'aura de cesse qu'il ne l'ait rendue palpable, évidente, qu'il ne la tienne à pleins bras. Cette quête de la vérité, d'une vérité précise, pourrait être la sécheresse même si elle n'avait pour alliée cette imagination qui transforme en poètes certains hommes d'action, certains hommes de science aussi, et versés dans les disciplines en apparence les plus arides. C'est cette imagination, vraiment créatrice, et l'assurance têtue qu'elle confère à qui en est riche qui excitent régulièrement la moquerie, puis la haine de qui en est dépourvu ; c'est-à-dire du grand nombre. Et la victoire même ne suffit pas à ramener la paix dans l'âme du vainqueur : non point tant parce que la haine ne désarme pas, et qu'il a payé sa victoire de la découverte de l'énorme vilénie des hommes, mais parce qu'il se sent dépouillé, parvenu au terme d'une aventure qui se confondait avec sa vie, qui était la raison d'être de sa vie.

Voilà indiqués les trois mouvements de cette *Découverte du Nouveau Monde* : l'élan juvénile et la foi qu'aucune attaque, si basse soit-elle, ne peut affaiblir ; la victoire dans ce qu'elle a de plus grand et de plus honorable ; et cette défaite dont le germe était déjà contenu dans les plus riches rêveries de la jeunesse et dans leur magnifique et parfaite imprudence.

L'œuvre monte sans cesse.

JACQUES LEMARCHAND,
dans *Le Figaro Littéraire*.

PIÈCE d'une qualité certaine, qui n'est point écrasée dans le jugement que nous portons sur elle par le souvenir encore tout proche de l'admirable spectacle que nous a donné la compagnie Madeleine Renaud - Jean-Louis Barrault. La construction dramatique en est simple et forte, le thème de la lutte de l'homme de génie contre la médiocrité de la foule ne s'y dessèche point en une ligne et soutient pourtant la richesse de l'ensemble, le dialogue a toujours de la tenue et souvent de l'éclat, la dernière partie — elle ne doit absolument rien à Lope de Vega qui avait arrêté sa pièce au retour triomphal de Colomb. La chute du héros aux prises avec les intrigues de cour et l'ingratitude royale, est émouvante et belle. C'est assez, c'est plus qu'assez pour que nous puissions saluer en M. Morvan Lebesque (je le dis sans complaisance, car bien qu'il soit mon confrère en critique dramatique, je ne le connais pas. et je ne lui dois rien) un écrivain de théâtre qui pourra faire parler de lui.

THIERRY-MAULNIER,
dans *Combat*.

LE personnage de Colomb a été traité avec une grande simplicité qui n'exclut pas une réelle grandeur. Au héros porte-croix de Lope de Vega, à l'aventurier spirituel de Claudel, Morvan Lebesque a préféré l'homme de génie obstiné qui détient une vérité et veut à toute force la donner aux hommes : ils refusent d'abord de l'écouter puis, ayant enf reçu son message, le rejette au néant. Mais la vocation Colomb a ceci de pathétiq qu'elle le contraint, l'habite le tourmente sans qu'il puis s'y soustraire. Dépositaire d'u tâche à remplir, il devra to lui sacrifier ; son repos, sa v jusqu'à ses affections puisqu'e lui coûtera la vie de son frè Bartélémy.

HENRIETTE DAGAULD,
dans *La Bretagne*.

ALAIN Mottet gouverne s rôle avec autorité. C'e un Colomb inspiré, am un Colomb qui joue à qui-per gagne, qu'il dessine. C'est cel de l'auteur. Jacques Gheu atteint à une véritable nobles dans le rôle du roi Ferdinan de même que Denise Bon s'élève dans celui de la rei Isabelle à un pathétique ass proche du ton tragique. And Bugnard silhouette un arch vêque que l'auteur a peint av plus de nuances et moins cautèle, me semble-t-il, que n' indique ce comédien excelle Georges Goubert a de l'autori dans le personnage du politiq Alvaro ; Guy Parigot en moins, sans doute, si jus qu'il soit, dans celui du ch valier Medina, diplomate mo dain et opportuniste. Mu Boabdil, Didier Béraud incar toute la noblesse et la digni de l'Islam défait. Denis Manu qui évoque les héros de Muss émeut dans Bartélémy, jeu frère de Colomb, invention moins, je le crois) très bi venue de l'auteur. Roger Bui a le comique rond, comme ce terre qu'il aime d'une tendres d'ivrogne. Huguette Forge un rôle plus ingrat qu'il semble, celui d'incarner allé riquement l'Imagination, m des grands projets. Elle fait avec simplicité et ferve Hubert Gignoux, meneur jeu, lieutenant de Colom montreur d'Indienne (Ode Francis est une Indienne ch mante), se multiplie : il don la cadence. C'est le « patron

GEORGES LERMINIER,
dans *Le Parisien Libér*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDA

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1954